This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

848
C227c
B 982,480

LE COMTE

DE

CARMAGNOLA,

DRAME EN CINQ ACTES, DIX TABLEAUX ET

DEUX ÉPOQUES,

Par L. PLACIDE CANONGE.

NOUVELLE-ORLEANS.

IMPRIMÉ PAR LE COURRIER DE LA LOUISIANE

1856.

SE TAIRE
FAIRE

848
C227c

LE COMTE

386

DE

CARMAGNOLA,

DRAME EN CINQ ACTES, DIX TABLEAUX ET

DEUX ÉPOQUES,

Par Louis PLACIDE CANONGE.

NOUVELLE-ORLEANS.
IMPRIMERIE DU COURRIER DE LA LOUISIANE.

1856.

PERSONNAGES DE LA PREMIERE EPOQUE.

CARMAGNOLA, pâtre Piémontais.
BRAMANTE, capitaine.
ERICCIO, secrétaire du Duc de Visconti.
BRACCIOLI, lieutenant.
ASCANIO, aide bourreau.
MICHELE OROMBELLI.
Un Moine.
Un Bourreau.
BEATRIX DE TENDA.
MICHAELA.

(*Les trois premiers tableaux se passent à Milan.*)

Vignaud
4-16-30

LE COMTE DE CARMAGNOLA.

PREMIERE EPOQUE—1419.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

LE PARCHEMIN.

Un double cachot ouvrant sur un couloir commun.

SCENE PREMIERE.

ASCANIO, puis BRACCIOLI.

ASCANIO (*jouant avec un stylet et des figurines de carton qu'il cherche à décapiter.*)

Paf.... ça n'y est pas encore.... Paf! enlevé! (*Prenant une autre figurine*). A une autre!.... Un, deux, trois, paf! Ah! ah! du premier coup cette fois.

BRACCIOLI (*entrant sur ce mouvement*).

Ah ça! que fais-tu là, beau diable?

ASCANIO.

Rien, lieutenant, je m'exerce la main; je m'amuse, en attendant mieux, à faire voler ces têtes de figurines; et à cette heure, mon bras est sûr. Tenez, d'un seul coup, je les décolle de la façon que voici! (*Il décapite une figurine*).

BRACCIOLI.

Pardieu! voilà une drôle de distraction, et où ça te mènera-t-il?

ASCANIO.

Qui sait! Les fonctions du bourreau deviennent importantes, maintenant qu'on lui fait passer entre les mains des têtes couronnées! C'est tentant!

BRACCIOLI.

J'entends, c'est une industrie que tu te réserves.

ASCANIO.

Un enfant perdu comme moi doit s'accrocher à tous métiers. En attendant, je souhaite à la très illustre Duchesse Béatrice que son exécuteur soit aussi certain de son coup que je le serais du mien, si j'avais l'honneur de la faire passer de vie à trépas.

BRACCIOLI.

Vivat Ascanio! Tu es un garçon de ressources. Grandis, mon petit, grandis, et je te réponds que le Milanais pourra se vanter de posséder en toi le plus satané coquin que je connaisse.

ASCANIO.

C'est de la modestie, maître Braccioli.

BRACCIOLI.

Hein? méchant plaisant!

ASCANIO.

Rien!.... Rien!...

BRACCIOLI.

C'est égal! malgré tout, je t'aime, Ascanio. Je ne connais personne de plus adroit que toi pour découvrir une piste, pour surprendre un secret. (*On entend un grand bruit de voix.*) Hein!.... mais.... qu'est-ce que j'entends là? Est-ce que déjà l'on viendrait chercher la Duchesse? Non, la douzième heure est encore loin. Mais, qui diable nous amène-t-on là? Oh! oh! le capitaine Bramante, mon ennemi damné, et puis.... quelque prisonnier... Ah! ah! le drôle oppose de la résistance aux gardes.

ASCANIO (*regardant dans le fond*).

Un enfant... logé en prison! c'est un camarade que le bon Dieu m'envoie.

BRACCIOLI.

Les voici!

(*Entrent Bramante, Carmagnola et des gardes, qui s'éloignent aussitôt.*)

SCENE II.

LES MEMES, BRAMANTE, CARMAGNOLA.

BRAMANTE.

Par ici!..... Allons, pas de résistance, tu seras à merveille dans ce cachot. Jusqu'ici, il a servi de salle d'attente, et tu auras eu l'honneur d'en changer la destination. Tiens!

3-2-34 MR

là, tu seras placé comme un roi pour voir l'exécution d'aujourd'hui; tu es encore heureux dans ton malheur, car les places sont disputées.

CARMAGNOLA.

Et que m'importe une exécution! Ce n'est pourtant pas chose assez rare sous le règne de Visconti pour qu'on se presse à un pareil spectacle.

BRAMANTE.

Silence donc!

CARMAGNOLA.

Je veux savoir pourquoi je suis ici, et combien de temps on veut m'y garder?

ASCANIO (*à Braccioli*).

Dites-donc, Braccioli, en voilà un qui me fait l'effet de me battre.

BRAMANTE.

Combien de temps tu y resteras? J'ai bien peur que ta captivité ici ne soit trop courte à ton gré, et que tu ne la regrettes. Pourquoi l'on t'a conduit ici? Vrai! je trouve la question jolie, après ton algarade de tout à l'heure.

CARMAGNOLA.

Eh bien! n'était-ce pas mon devoir? Je m'étais incliné devant cet homme, je lui demandais humblement un laissez-passer pour arriver à celui que je cherche; au lieu de répondre à ma prière, cet homme m'a frappé au visage d'un coup de houssine! Par la sainte madone! si pauvres que soient les Bussoni, ils ne supportent pas de ces affronts là! Tout mon sang a reflué au cœur, j'ai saisi mon couteau de berger, et je le lui aurais logé en pleine poitrine, si vous n'étiez pas arrivé à temps!

BRAMANTE.

Tout ça est très bien dit, mon garçon; mais, par malheur, tu oublies que celui que tu viens de traiter de la sorte est notre maître à tous! On ne joue pas ainsi du couteau avec le duc Philippe Marie de Visconti!

BRACCIOLI & ASCANIO (*surpris.*)

Visconti!

CARMAGNOLA.

Eh oui! Visconti.....

BRACCIOLI.

Comment... il a osé?...

CARMAGNOLA (*à Braccioli.*)

Punir un affront! et, c'est vous, un soldat, qui vous en étonnez! Oui, j'ai voulu châtier cet homme! Dans nos montagnes du Piémont, un chien de bonne race lui-même répond par un coup de dent à celui qui le frappe.

BRACCIOLI.

Oui! quand celui-là n'est pas son maître.

CARMAGNOLA.

Son maître, dites-vous? mais je suis un homme, moi! Or, chez nous, mieux qu'ici, il me parait, on fait une différence entre homme et chien. L'homme n'a pas de maître, et mord quiconque l'outrage.

BRAMANTE (*à part*).

Il a du cœur!

BRACCIOLI.

Insolent! (*Il s'avance menaçant sur Carmagnola.*)

BRAMANTE.

Arrière, Braccioli, sortez!

BRACCIOLI.

Capitaine, je suis de garde ici, ce me semble.

BRAMANTE.

Il vous semble mal, lieutenant; mes hommes et moi avons seuls le droit de garder la prison de la Duchesse: voici l'ordre. (*Il lui présente l'ordre*).

BRACCIOLI.

C'est bien, capitaine Bramante. Si cependant vous le vouliez, je me mettrais à vos ordres avec ma compagnie.....

BRAMANTE.

Merci Braccioli! vous savez que je n'aime rien de ce qui vient de Venise.... surtout les Vénitiens....

BRACCIOLI.

Je me retire. (*à part*) Toujours ce dédain... Bramante maudit!.... Si jamais...

BRAMANTE.

Ne m'avez-vous pas entendu?

BRACCIOLI.

Je me retire.... Viens-tu Ascanio?

ASCANIO (*à part, en sortant.*)

Ah! tu n'aimes pas Venise; eh bien! gare quelque jour aux Vénitiens!... (*Ascanio et Braccioli sortent.*)

SCENE III.

BRAMANTE, CARMAGNOLA.

BRAMANTE.

Ah ça! maintenant que nous voilà seuls, parlons vîte et bien. Ton affaire ne me paraît pas des plus catholiques.

CARMAGNOLA.

Je la remets aux mains de Dieu.

BRAMANTE.

Bah! bah! Paroles que tout cela! Crois-tu donc que le bon Dieu ait le temps de s'occuper de toi?

CARMAGNOLA.

Qu'y faire alors? Si le secours de Dieu me manque, c'est la mort qui m'attend peut-être. Eh bien! si jeune que je sois, elle ne me fera point pâlir, je vous le promets, capitaine.

BRAMANTE.

Brave garçon! tu parles ainsi de la mort, à ton âge? Tu ne laisses donc rien ici-bas que tu aimes?

CARMAGNOLA.

Oh si! Moi mort, il en est peut-être pour qui le bonheur sera mort aussi....

BRAMANTE.

Eh bien ! pour eux il faut que je te sauve, entends-tu ?

CARMAGNOLA.

Comment ?

BRAMANTE.

Ne m'as-tu pas dit que tu connaissais quelqu'un au palais, et que c'était pour arriver à lui que tu t'étais rendu près du Duc ?

CARMAGNOLA.

Oui.

BRAMANTE.

Et cette personne là est-elle haut placée ? Peut-elle quelque chose sur le Duc ?

CARMAGNOLA.

Je l'ignore.

BRAMANTE.

Son nom ?

CARMAGNOLA.

Ericcio.

BRAMANTE.

Ericcio ! Peste ! Mais.... c'est l'âme damnée de Visconti ! C'est un second Visconti !

CARMAGNOLA.

Tant pis pour le Milanais, s'il possède deux hommes semblables.

BRAMANTE.

Encore !

CARMAGNOLA.

Et puis-je voir Ericcio ?

BRAMANTE.

Le voir, c'est difficile aujourd'hui. La fête sanglante, qu'il prépare pour son maître, lui prend tous ses moments.

CARMAGNOLA.

Ne puis-je lui écrire ?

BRAMANTE (*étonné*).

Tu sais écrire ? Et il vous dit ces choses là froidement ! Sang Dieu ! Je te savais déjà brave comme César ou Bramante, et voilà que tu es savant comme un pape ! Il parait que les pâtres du Piémont valent mieux que les capitaines du Milanais. Soit, écris donc.

(*Bramante sort et revient aussitôt apportant tout ce qu'il faut pour écrire.*)

CARMAGNOLA.

Oui, c'est mon seul espoir !

BRAMANTE. (*rentrant.*)

Tiens ! (*il pose le papier sur un escabeau.*)

CARMAGNOLA.

Merci. (*il se met à écrire.*)

BRAMANTE (*le regardant*).

Mais, voyez donc comme sa main court. Dire que je manie, et lestement encore, l'instrument que voici, (*il touche son épée*), et que ma main ne saurait pas porter le brimborion que voilà ! (*il montre la plume de Carmagnola.*)

CARMAGNOLA.

Ajoutez que ceci (*montrant sa plume*) est presque toujours plus dangereux que cela, capitaine (*Il désigne l'épée de Bramante*). Là, voilà qui est fait, prenez (*il lui remet sa lettre.*)

BRAMANTE.

Ah ! ça, c'est donc bien important ce que tu as à dire à Monseigneur Ericcio !

CARMAGNOLA.

Après ce que j'ai fait pour arriver à lui, vous n'en pouvez douter.....

BRAMANTE.

Eh bien vrai, ça ne sera pas de ma faute, mauvaise tête de volcan, si tu restes longtemps ici. Je vais trouver l'ombre du Visconti. (*fausse sortie.*) Tiens, où diable ai-je la tête ? Je n'oublie qu'une chose....

CARMAGNOLA.

Laquelle ?

BRAMANTE.

Pardieu, ton nom.

CARMAGNOLA.

C'est juste. On m'appelle réellement Françisco Bussoni; mais, j'ai reçu comme sobriquet le nom de mon village natal : Carmagnola.

BRAMANTE. (*répétant le nom.*)

Carmagnola.... Carmagnola....

C'est bien.... et patience. (*Bramante sort..*)

SCENE IV.

CARMAGNOLA.

Et maintenant, attendons, attendons le moment le plus solennel de ma vie ! Dans la réponse d'Ericcio il y aura pour moi tout l'avenir. Michaëla, Michaëla ! charmante préoccupation de ma pensée, toi pour qui j'ai voulu secouer l'ignorance du pâtre et devenir un homme dont tu n'eusses pas à rougir, Michaëla, ma sœur dans le passé, la miséricorde du seigneur permettra-t-elle que tu sois ma femme dans l'avenir ?

(*Entre Bramante suivi bientôt d'Ericcio.*)

SCENE V.

CARMAGNOLA, BRAMANTE, *puis* ERICCIO.

BRAMANTE.

Eh bien, petit, ta lettre a été inutile. J'ai rencontré le seigneur Ericcio, et il te fait l'honneur de te venir visiter dans ton cachot. En entendant ton nom, il s'y est aussitôt décidé; tu joues de bonheur.

(*Il remet à Carmagnola sa lettre.*)

ERICCIO (*paraissant.*)

C'est ici ?

BRAMANTE.

Ici même.

ERICCIO. (*à Bramante.*)

Laissez-nous.

(*Bramante salue et sort.*)

SCENE VI.

CARMAGNOLA, ERICCIO.

ERICCIO.

C'est vous que l'on nomme Francesco Bussoni ?

CARMAGNOLA.

Oui, Monseigneur.

ERICCIO.

Vous m'avez fait demander, que désirez-vous?

CARMAGNOLA.

Monseigneur, il y a quinze ans de cela, par une nuit d'orage, un homme, qui se cachait sous un masque, vint frapper à la porte de notre chaumière, au village de Carmagnola. La porte s'ouvrit devant lui. Le visiteur entra, déposa entre les mains de mon père un enfant naissant, une fille du nom de Michaëla, et lui dit : Piétro Bussoni, je vous confie cette enfant, vous la conserverez comme un dépôt sacré. Des motifs, que je ne puis vous révéler, veulent que sa naissance reste inconnue, jusqu'à sa quinzième année. Lorsqu'elle aura atteint cet âge, vous vous adresserez à l'homme, dont je vais vous dire le nom, que vous trouverez à Milan, et il vous apprendra ce que vous devez faire de Michaëla.

ERICCIO.

Après.

CARMAGNOLA.

L'inconnu laissa le nom d'Ericcio à mon père, qui reçut le dépôt, et prit la pauvre petite fille sous sa garde. Devant Dieu, mon père lui promit aide et protection, et depuis, Dieu lui en est témoin, il a été fidèle à son serment.

ERICCIO.

Eh bien! pendant ces quinze années, Piétro, votre père, a toujours exactement reçu, n'est-ce pas, la pension qui devait subvenir aux besoins de Michaëla?

CARMAGNOLA.

Oui, Monseigneur, pension plus que suffisante, et dont il n'avait pas besoin pour traiter Michaëla comme sa fille.

ERICCIO.

Que voulez-vous donc alors?

CARMAGNOLA.

Une chose bien simple, Monseigneur. Les quinze années, fixées comme terme par le personnage mystérieux qui nous a remis Michaëla, sont écoulées. Mon père, remplissant encore son devoir, m'envoie donc près de vous, afin que je sache ce que vous avez décidé pour Michaëla.

ERICCIO.

Avant que je réponde à votre demande, écoutez la mienne. Michaëla, selon les instructions données à Piétro, n'a reçu, n'est-ce pas, que l'éducation d'une fille de pâtre?

CARMAGNOLA.

Oui, monseigneur.

ERICCIO.

Et elle est belle?

CARMAGNOLA (*avec feu*).

Une tête de reine, de madone, monseigneur! une tête à saluer sur un trône, à adorer sur un autel!

ERICCIO.

C'est bien. Vous direz à votre père que je suis content de lui et des soins prodigués à Michaëla. Ils ne seront pas oubliés.

CARMAGNOLA.

Merci pour lui, monseigneur, mais vous ne me dites pas ce que Michaëla doit devenir.....

ERICCIO.

Que Piétro continue dans l'avenir son œuvre du passé.

CARMAGNOLA.

Ainsi, Michaëla ne nous sera jamais enlevée?

ERICCIO.

Jamais. Ses parents, dont on avait un instant cru retrouver la trace, ont disparu; mais un de leurs amis dévoués se chargera toujours d'une pension annuelle.....

CARMAGNOLA.

Et le nom de sa famille, ne pouvons-nous le connaître?

ERICCIO.

Non. Pourtant, que Michaëla ne regrette pas trop cette lacune de sa vie, qu'elle sache bien que cette famille était pauvre, obscure....

CARMAGNOLA (*avec élan*).

Obscure! pauvre! Monseigneur, monseigneur! que vous me faites heureux!

ERICCIO.

Et comment cela?

CARMAGNOLA.

Oui, jusqu'ici, j'avais des craintes dans l'âme; je me disais : les quinze années fatales vont expirer, et qui sait? peut-être va-t-on nous enlever Michaëla, Michaëla, c'est-à-dire mon avenir, ma vie!

ERICCIO.

Ah! ah! j'entends, vous l'aimez?

CARMAGNOLA.

Oh! de toutes les forces de mon âme! Si bien que, vous le comprenez, monseigneur, je craignais, à l'égal d'un horrible malheur, une pareille séparation. Et puis, parfois, je me prenais à penser que Michaëla était l'enfant d'une famille puissante, illustre, que des raisons politiques forçaient à agir ainsi. Et alors, le désespoir me mordait au cœur; je me disais que je ne pouvais aspirer à sa main, moi, pauvre petit berger perdu dans les montagnes du Piémont, et je pleurais ainsi qu'une femme, et faut-il vous le dire, sans pitié pour les cheveux blancs de mon père, je demandais à Dieu de me faire mourir. Mais vous parlez et le ciel s'entr'ouvre, le ciel rayonne! Michaëla est pauvre! Michaëla ne nous quitte pas, ne nous quittera jamais! Oh! pardon, pardon, monseigneur! si je vous conte de ces choses-là; mais voilà le plus grand bonheur que j'aie goûté, et il faut que je parle, que je laisse la joie déborder mon cœur!

ERICCIO (*à part.*)

Voilà un amour qui est le bien-venu! (*haut.*) Remettez-vous ; vous vous troublez, enfant.

CARMAGNOLA.

Enfant, oui, vous avez raison, bien enfant, car je parle de bonheur, d'avenir, lorsque je suis retenu par les quatre murs épais d'un cachot.

ERICCIO.

Eh bien! tranquillisez-vous; je veux que cette journée soit complète pour vous. Au nom du duc de Visconti, si grave qu'ait été votre faute, je vous pardonne. Allez, retournez à Carmagnola; rapportez fidèlement à votre père ce que je vous ai dit, et si vous ne voulez pas qu'il arrive malheur à Michaëla, qu'elle ne sache jamais l'intérêt que je lui porte.

CARMAGNOLA.

Votre secret sera respecté.

ERICCIO.

Vous pouvez partir.

CARMAGNOLA.

Libre! libre!! Oh monseigneur! si toutes les prières d'un pauvre pâtre peuvent quelque chose sur Dieu, Dieu vous bénira. Merci pour elle, merci pour mon père, et, par dessus tout, merci pour moi!

ERICCIO.

Allez! (*Carmagnola sort.*)

SCENE VII.

ERICCIO.

Oui, il y a dans tout ceci quelque chose de providentiel. Achevons-donc l'œuvre. Trois heures encore! et c'est bien moi qui serai le maître dans la principauté de Milan, et ma dangereuse rivale aura disparu. A cette heure, il n'y a rien à craindre d'elle ni de Michaëla. Le bourreau me répond de l'une, et Carmagnola de l'autre. Allons. (*Il passe dans le cachot de droite, précédé d'un garde.*) Prévenez la Duchesse que le seigneur Ericcio, son respectueux serviteur, demande et attend ici l'honneur d'une audience. (*Le garde disparaît.*) Ce moyen est infaillible. Il y a toujours de la ressource chez une mère. (*La Duchesse entre de droite; elle est vêtue de noir.*)

SCENE VIII.

ERICCIO, LA DUCHESSE BEATRICE.

ERICCIO (*s'inclinant*).

Madame, c'est un honneur de plus que m'accorde le Duc, mon maître et le vôtre, quand il me fait auprès de vous son porteur de paroles.

BEATRICE.

J'espérais qu'on me laisserait oublier dans la prière mes dernières heures de souffrance; je me trompais.

ERICCIO.

La Duchesse se méprend sur les projets du Duc de Visconti. Si je suis auprès d'elle, c'est que l'intérêt de l'Etat l'exige. Du reste, pour prouver à la Duchesse qu'il veut lui être agréable, en tant que la sentence du tribunal le lui permet, le Duc me charge de lui dire qu'il est prêt à lui accorder la première demande qu'elle lui fera, celle de la vie exceptée.....

BEATRICE.

Je n'ai qu'une grâce à implorer, c'est qu'on me permette une dernière entrevue avec mon confesseur.

ERICCIO.

Le Duc le ferait volontiers, si cela ne lui était pas impossible.

BEATRICE.

Impossible?.....

ERICCIO.

Faut-il vous le dire, Duchesse, hier, en quittant votre Altesse, l'abbé Monti a été assassiné.

BEATRICE.

Assassiné! lui, un serviteur de Dieu! Ah je crains pour vous de comprendre. Que le Duc y prenne garde, monsieur! la justice du ciel est lente, mais elle arrive tôt ou tard! On s'est dit sans doute que l'abbé Monti avait reçu toutes les pensées de mon âme, et comme on redoutait la révélation de certain secret, on a prononcé contre lui la sentence que je vais subir tout à l'heure.... Tout est bien.... la volonté de Dieu soit faite!

ERICCIO.

Son Altesse a tort de concevoir un soupçon aussi odieux; une main inconnue afrappé l'abbé Monti.

BEATRICE.

Assez, monsieur, je n'interroge pas ici, j'accuse!

ERICCIO.

Me sera-t-il, du moins, permis de dire à la Duchesse ce qui m'amène?

BEATRICE.

Parlez.

ERICCIO (*s'inclinant*).

Il s'agit de cette enfant.....

BEATRICE.

De cette enfant! oh! n'allez pas plus loin alors; je devine ce que vous venez me proposer. Un jour, le ciel m'a donné un titre plus grand, plus noble que celui de Duchesse de Milan, un titre éternellement sacré: il m'a faite mère! A la même heure, le Duc voyait naître deux filles: l'une était le fruit d'une union sainte, l'autre celui d'une liaison honteuse. Le Duc, à qui ses coupables amours avaient inspiré la haine de moi, le Duc conçut, ce jour même, un projet horrible. Dans le berceau de l'enfant légitime il fit placer la fille bâtarde; tandis qu'il vouait mon enfant à l'oubli, tandis qu'il l'envoyait cacher dans un coin du Piémont, il jetait la fille de sa maîtresse dans ma couche, il la faisait héritière de son nom!

ERICCIO.

Madame, que dites-vous?

BEATRICE.

Silence, Ericcio! Tant que je serai vivante, j'ai le droit de vous parler en souveraine, et vous, vous devez vous taire et m'écouter! Pauvre mère que j'étais! je ne savais pas, au milieu de mes souffrances, que l'on me volait ainsi mon trésor. Pour la fille qu'on avait substituée à la mienne j'eus tous les soins, toutes les tendresses...Mais le crime se trahit toujours. Déjà, certaines rumeurs m'étaient arrivées, déjà on m'avait raconté de sinistres choses sur cette nuit fatale où j'étais devenue mère. Enfin, un jour, tous mes doutes s'éclaircirent. Un homme, poursuivi par le remords, se présenta devant moi, c'était Michele Orombelli. Il me dit la part qu'il avait prise dans cet acte infâme; c'est lui qui m'avait volé mon enfant. Il vint à genoux me demander pardon d'avoir prêté la main au plus bas des serviteurs du Duc.. Vous le connaissez, n'est-ce pas, Ericcio? Mais la haine se repose rarement : celle du Duc veillait sans cesse. Il fit épier par des mercenaires celle qui portait son nom; si bien qu'un jour, on entra à l'improviste dans mon appartement; Orombelli était agenouillé devant moi, implorant sa grâce. Eh! bien, on trouva un valet de cour qui déclara que c'était un amant et non pas un coupable que j'avais à mes pieds. Après avoir désespéré la mère, on voulait déshonorer la femme.

ERICCIO.

Cependant....

BEATRICE.

Je vous ai demandé le silence, ce me semble. Vous savez le reste : notre jugement fut vite prononcé; la torture arracha à Orombelli le mensonge et la calomnie, et, convaincue d'adultère, la Duchesse Béatrice fut frappée d'une sentence de mort. Malgré tout cela, il paraît que le Duc n'est pas à bout de ses vengeances, et voulez-vous que je vous dise ce qui vous a conduit ici?..... Quand on va mourir, Ericcio, il semble que les facultés se doublent et que l'œil pénètre les replis les plus cachés du cœur.... Vous êtes ici, parce que le Duc sait ce que j'ai d'énergie dans l'âme; il sait que, sur l'échafaud même, je proclamerai la vérité, je dirai les droits de mon enfant!.... Ah! vous avez fait mourir l'abbé Monti parce qu'il connaissait cette ténébreuse histoire, soit. Il est maintenant devant Dieu et vous accuse; mais moi, je suis vivante, et mes dernières paroles seront pour ma fille!

ERICCIO.

Madame, les moments pressent et je dois être franc avec vous. Oui, vous avez deviné le but de ma mission. Le Duc repousse le soupçon dont vous le poursuivez, mais il sait aussi qu'une pareille déclaration, faite sur un échafaud, pourrait bouleverser le peuple. Elle compromettrait la paix de l'Etat. Il vient donc vous demander le silence au nom du pays.

BEATRICE.

Que me fait l'Etat, Monsieur, je suis mère!

ERICCIO.

Eh bien! un dernier mot. Si ce n'est pas pour le pays, que ce soit pour cette enfant elle-même. Un mot de vous au peuple, et elle est perdue!

BEATRICE.

Horreur! Son père.... son propre sang.... Oh! non, je ne vous crois pas!

ERICCIO.

Sur mon salut éternel, et en cela je répète les paroles du Duc, je jure qu'il sera fait ainsi.

BEATRICE.

Taisez-vous! taisez-vous!

ERICCIO.

L'heure passe, Madame, que rapporterai-je à mon maître?

BEATRICE.

Oh! abîme! abîme infranchissable! Je les connais, ils exécuteraient leur menace. C'est quelque chose d'effrayant à penser. Mon silence la condamne à la misère, à l'abjection, mais un mot de moi la tue!

ERICCIO.

J'attends votre réponse.

BEATRICE.

Allez! allez! Que je ne vous entende plus! Vous voyez bien que je me meurs, que je suis vaincue.

ERICCIO.

Eh bien?....

BEATRICE.

Je me tairai! (*Ericcio salue et sort.*)

SCENE IX.

BEATRICE.

Ma fille, ma fille, déshéritée! Oh! cela n'est pas possible! Dieu ne doit pas permettre l'accomplissement de tant d'odieux projets. (*Pause.*) Non, il ne le permettra pas, car il m'inspire.... Oui.... écrire, laisser après moi quelque chose qui les accuse. (*Elle prend un parchemin caché dans son sein.*) Sur la partie blanche de ce parchemin, où ce pauvre abbé Monti m'avait tracé mes dernières prières.... Ils croiront aux paroles de celle qui allait mourir. (*Elle écrit.*) C'est cela! Maintenant, à qui remettre cet écrit? (*à ce moment on entend Bramante dire à la cantonnade :* L'heure s'avance!)

Cette voix.... C'est celle du capitaine Bramante. Un grand cœur sous une rude écorce, c'est ce qu'il me faut! (*elle va au guichet du fond.*) Capitaine!.... Il s'éloigne.... Il ne m'entend pas.... Ah! le voilà qui revient.... Capitaine, Capitaine.... Ici.... là....

SCENE X.

LA DUCHESSE, BRAMANTE (*en dehors*).

BRAMANTE.

Son Altesse m'a appelé? Que demande-t-elle de son plus dévoué serviteur?

BEATRICE.

Mes minutes sont comptées, capitaine, et je vais droit au but. Je viens vous confier un secret dont dépend la dignité de l'Etat.

BRAMANTE.

Parlez bas et vite, alors, madame. Les murs, ici, s'animent pour espionner.

BEATRICE.

Bramante, je vais mourir, mais, je laisse après moi une fille bien-aimée.

BRAMANTE.

Oui, la princesse Bianca.

BEATRICE.

Non, Bramante.... Bianca n'est pas ma fille.

BRAMANTE (*surpris*).

La princesse Bianca n'est pas votre fille?

BEATRICE.

Ma fille m'a été volée; ma fille est loin de moi, depuis quinze ans. Je ne puis vous répéter tous ces détails, ce parchemin vous apprendra le reste. Si jamais vous retrouvez mon enfant, et vous la retrouverez, remettez-lui cet écrit et cette croix d'ivoire. Le parchemin lui rendra le trône auquel elle a droit, la croix lui rappellera sa mère... Jurez-vous de faire ce que je viens de vous dire?

BRAMANTE.

Par le saint évangile, je le jure!

(*La Duchesse remet les deux objets à Bramante, qui lui baise les mains.*)

BEATRICE.

Toutes mes espérances dans ce monde sont maintenant entre vos mains, Bramante. Adieu... adieu... pour toujours! (*Bramante disparaît.*) Dieu fera le reste! (*elle redescend la scène.*)

SCENE XI.

BEATRICE — *puis* BRAMANTE—ASCANIO.—UN MOINE.—LE BOURREAU, DES GARDES, *puis* BRACCIOLI.

(*Douze heures sonnent.*)

BEATRICE.

C'est l'heure de mourir en Duchesse de Milan, en chrétienne.

(*Entre, du fond, Bramante suivi d'un moine, du bourreau, de gardes, et d'Ascanio.*)

BRAMANTE.

Altesse, l'heure est venue.

BEATRICE.

Merci, mon fidèle soldat; merci pour ces larmes que vous cachez mal.

LE MOINE (*à la Duchesse*).

Marchons, ma sœur.

BEATRICE.

Je suis prête. (*Bas à Bramante*) Vous l'avez juré.

BRAMANTE. (*bas*).

Je ne l'oublierai pas.

LE BOURREAU (*Il vient s'agenouiller devant Béatrice*).

Duchesse, votre bourreau vous demande grâce pour ce qu'il va faire.

BEATRICE.

Pauvre instrument de vengeance, relève-toi! Là haut, je prierai Dieu qu'il te pardonne comme je te pardonne, moi. Marchons. (*Beatrice sort, soutenue par son confesseur, après avoir jeté un dernier regard à Bramante*).

BRACCIOLI (*entrant vivement*).

(*A Ascanio*) Tu l'as vu?

ASCANIO.

Comme je vous vois.

BRACCIOLI.

Ah! Bramante! Bramante! à nous deux maintenant.

(*La toile tombe.*)

SECOND TABLEAU.

L'ECHAFAUD.

La Place du Palais ; à droite, on aperçoit le commencement de l'échafaud, tendu de rouge.

—oo—

SCENE PREMIERE.

BRACCIOLI, ASCANIO, UN GARDE, CURIEUX.

UN GARDE (*repoussant la foule*).

Allons, allons, un peu plus d'ordre que cela, c'est une Duchesse qui va passer!

BRACCIOLI.

Une Duchesse ! nous vaudrons mieux qu'elle tout à l'heure.

ASCANIO.

Savez-vous, lieutenant, que le Duc de Visconti aura été, jusqu'à la fin, un mari magnifique. Peste ! l'échafaud est tendu de rouge, et du velours le plus fin que j'aie encore vu.

BRACCIOLI.

Oui, une exécution dans toutes les formes. Ce sera plaisir pour le bourreau, le sang ne se verra pas. Mais, à nos affaires, nous. Résumons-nous un peu, Ascanio : tout ce que tu m'as dit est vrai?

ASCANIO.

Aussi vrai que, tout à l'heure, il n'y aura plus de Béatrice de Tenda.

BRACCIOLI.

Ainsi, elle lui a remis un parchemin?

ASCANIO.

Que Bramante a soigneusement caché sous sa casaque, après avoir regardé de tous les côtés, oui, lieutenant. Et, à l'air inquiet qui assombrissait le visage du capitaine, je parierais qu'il y a sous jeu quelque grosse aventure.

BRACCIOLI.

Le ciel t'entende ! Si par toi nous tenons un secret qui puisse perdre le Bramante, Ascanio, mon ami, ta fortune est faite.

ASCANIO.

J'y compte bien. Et que faut-il encore?

BRACCIOLI.

Ne pas le perdre de vue un instant, le suivre partout, dès que l'exécution, à laquelle il préside, sera terminée. Il ne faut pas qu'il ait le temps de mettre cet écrit en lieu sûr.

ASCANIO.

Prenez garde, lieutenant: le capitaine n'est pas un ennemi commode, et son épée est difficile à combattre.

BRACCIOLI.

Eh bien! nous mettrons quatre poignards contre cette épée, et nous aurons bien du malheur si nous ne venons pas ainsi à bout de ce Bramante de l'enfer!

(*Carmagnola a percé la foule, et est arrivé de gauche près de ces deux personnages.*)

SCENE II.

LES MEMES, CARMAGNOLA.

CARMAGNOLA (*qui a entendu ces dernières paroles.*)

(*A part.*) Ah! Ah! il paraît décidément que mon brave capitaine n'est pas des amis de ceux-là.

BRACCIOLI.

Tiens! c'est le berger de tout à l'heure. Ah ça! expliquez-nous donc, l'ami, comment, en si peu de temps, vous êtes passé de la prison de Milan à la Place du Palais? Par où êtes-vous donc sorti?

CARMAGNOLA.

Par la porte.

BRACCIOLI.

Par la porte? Est-ce que, d'aventure, dans un excès de zèle, le capitaine Bramante vous l'aurait ouverte?

CARMAGNOLA.

Ma foi, non ; Bramante n'a rien fait en cela. C'est au comte Ericcio que j'ai dû ma liberté.

BRACCIOLI.

Alors, dites quelques *ave* ce soir, car vous revenez de loin.

CARMAGNOLA.

Et comme je vais loin aussi, laissez-moi passer.

BRACCIOLI.

Vous allez ?

CARMAGNOLA.

A Carmagnola, dans le Piémont.

ASCANIO.

Joli ruban de route! C'est qu'il vous dit cela comme nous dirions : allons à la taverne du Blond Phœbus.

CARMAGNOLA.

Adieu!....

BRACCIOLI.

Ah! vous pouvez renoncer à avancer davantage. Voyez, de tous côtés arrive une foule immense; (*La cloche se fait entendre.*) le cortége quitte la prison, c'est l'heure de l'exécution.

CARMAGNOLA.

Oui, celle dont on me parlait ce matin. Et qui donc va mourir ?

ASCANIO.

Comment, il ne sait pas cela : est-il Piémontais !

BRACCIOLI.

C'est aujourd'hui qu'on supplicie la Duchesse Béatrice de Tenda.

CARMAGNOLA.

Béatrice de Tenda, une femme! c'est horrible à penser ! (*Le cortège commence à défiler, on refoule le peuple vers le fond du théâtre: la procession est composée de gardes, de pénitents ; après les pénitents, viennent Béatrice, appuyée sur son confesseur et Michele Orombelli, près du sien : le bourreau est derrière eux : Bramante marche à coté des deux condamnés.*)

SCÈNE III.

Les mêmes, la DUCHESSE, MICHELE OROMBELLI, DEUX MOINES, BRAMANTE ET LE CORTEGE.

UN MOINE (*sur lequel s'appuie Béatrice.*)

Allons, ma sœur, du courage.

BEATRICE.

Mon père, ce n'est pas le courage, c'est la force qui me manque ; la torture me l'a enlevée. Et comment craindrais-je la mort, moi qui jamais n'ai rien fait de mal ?

LE MOINE.

Chrétienne, Dieu vous apprête la sainte palme de l'éternité !

BEATRICE (*s'arrêtant et regardant autour d'elle.*)

Arrêtons-nous un moment, mon père, et ne condamnez pas trop un souvenir mondain, au moment où je vais à Dieu. Je me rappelle qu'il y a vingt ans, j'ai traversé, radieuse, cette même place, sur un tapis de fleurs alors, et qui aboutissait à un palais... Aujourd'hui, je me traine, pâle et brisée, sur le pavé des rues, au milieu d'un silence morne, lugubre, froid comme la tombe, et je ne m'arrêterai que sur l'échafaud..... Elles sont ainsi faites les choses de la vie.

CARMAGNOLA (*à part.*)

Mon Dieu, mon Dieu ! que se passe-t-il donc en moi ? Tout concourt à me rendre heureux, et cependant, mon cœur est gonflé de larmes, je voudrais pleurer.... Oh! cette femme ! C'est étrange comme elle ressemble à Michaëla. (*Le cortège se remet en route.*)

BRAMANTE (*bas à Carmagnola.*)

Ah ! c'est toi, Carmagnola, j'espère te revoir avant ton départ.

CARMAGNOLA.

Je vous attendrai tout à l'heure, ici, capitaine.

BEATRICE.

Mon père, sommes nous prêts ?

LE MOINE.

Nous touchons au but, ma fille.

BEATRICE.

Oh ! tant mieux.

CARMAGNOLA.

Non, je n'y puis résister ; c'est la voix de Dieu qui me parle. (*il se jette au devant de Béatrice.*) Madame!....

UN GARDE (*repoussant Carmagnola.*)

Arrière !

BRAMANTE (*qui s'est retourné.*)

Qu'est-ce ? (*voyant Carmagnola.*) C'est lui. (*au garde.*) Eloignez-vous.

CARMAGNOLA.

Madame, vous allez mourir, et j'ignore la cause qui vous envoie au supplice. Mais, comme une voix secrète me dit de vous aimer ; sans vous connaître, voilà déjà que je suis de ceux qui vont vous regretter et vous pleurer....

BEATRICE.

Merci, mon ami....

CARMAGNOLA (*à part.*)

Oh ! cette voix, cete voix ! (*haut.*) Un mot encore : je suis bien jeune, Duchesse, et j'ignore ce que le destin me reserve ici bas. On dit que ceux qui vont mourir sont déjà illuminés d'un céleste rayon, eh ! bien, Duchesse, bénissez moi, cela me portera bonheur.

BEATRICE (*attendrie.*)

Que votre désir soit accompli, mon frère. (*Elle lui impose ses mains.*) Que la bénédiction, que vous donne ma voix mourante, soit inscrite au livre du ciel!

CARMAGNOLA (*lui baisant la main.*)

Merci, merci !

ASCANIO (*bas à Braccioli.*)

Mais, il est possédé du diable! baiser ainsi la main d'une suppliciée!

BRAMANTE (*bas à Carmagnola.*)

Bien, très bien! Ainsi que tu l'as dit, cela te portera bonheur. Au diable ! je crois que je pleure aussi....

(*Le cortége arrive à l'échafaud—Orombelli, Béatrice, les deux moines et le bourreau y montent.*)

BEATRICE (*sur l'échafaud.*)

Orombelli, nous allons mourir ; près de quitter cette terre, mon frère, je vous pardonne tout le mal que vous m'y avez fait.

CARMAGNOLA.

Sainte femme !

OROMBELLI (*sur l'échafaud.*)

Duchesse Béatrice, que vous êtes noble, que vous êtes grande ! Mais ce pardon, que vous m'accordez, je n'en veux pas, j'en suis

indigne. Peuple de Milan, avant que le bourreau ait rendu ma bouche muette, il faut que je te parle une dernière fois, écoute bien ma voix et répète au monde entier ce qu'elle va te dire. J'ai menti, quand j'ai dit que la Duchesse Béatrice n'était pas la plus pure des femmes; j'ai menti, quand j'ai dit qu'un jour, tombé à ses pieds, j'ai reçu d'elle l'aveu d'un amour coupable; j'ai menti, quand j'ai dit qu'elle avait souillé le nom du Duc de Visconti; j'ai menti lâchement, enfin, quand j'ai dit que la Duchesse s'était donnée à moi! Devant Dieu et devant les hommes, je m'accuse de ce crime exécrable, et puisse mon repentir plaider ma cause au tribunal du ciel!

CARMAGNOLA.

Martyre! Martyre!

BEATRICE.

C'est bien, Orombelli, Dieu vous a entendu; vous pouvez aller à lui, maintenant! (*Orombelli s'agenouille et baise la main de la Duchesse.*) (*bas.*) Pas un mot de cette enfant ou elle est perdue. Adieu!.... (*Le bourreau s'empare d'Orombelli qui disparaît.*) Peuple, toi qui me bénissais autrefois, et qui viens voir, ici, comment meurt une Duchesse de Milan, je ne veux pas te demander de me sauver; je sais que les aveux arrachés à la torture font loi suprême. Seulement, je t'adjure de te souvenir de ce que tu viens d'entendre, et de ne pas oublier dans tes prières celle qui te fait ici un éternel adieu!

CARMAGNOLA (*à part.*)

Dieu!....Qu'est-ce donc que l'humanité?

(*On entend un coup de hache.*)

BEATRICE.

Orombelli, cadavre sanglant à cette heure, je te suis! (*à part.*) Ma fille, Michaëla, à toi ma dernière pensée! (*Elle suit le bourreau qui vient de paraître.*)

LE MOINE.

Allez, chrétienne, Dieu vous ouvre ses bras!

CARMAGNOLA (*à Bramante.*)

Capitaine....

BRAMANTE.

Qu'est-ce donc? tu pâlis! Allons, plus de courage....vois, j'adorais la Duchesse, moi, et cependant mon visage restera calme.

CARMAGNOLA.

Je me sens mourir. Oh! cette ressemblance, cette ressemblance! (*Suivant des yeux l'exécution.*) On lui lie les mains, elle embrasse le crucifix....elle s'agenouille, elle baisse la tête, le bourreau lève le bras! Ah! (*On entend un coup de hache; Carmagnola tombe dans les bras de Bramante.*)

LE BOURREAU (*reparaissant.*)

Justice est faite!

BRAMANTE.

Carmagnola.... allons, reviens à toi....

CARMAGNOLA.

Ce n'est rien....rien.....J'ai cru, dans son dernier regard, voir celui de Michaëla. Fuyons, fuyons, capitaine! (*Ils s'apprêtent à sortir.*)

BRACCIOLI (*à trois hommes.*)

Et nous, ne perdons pas leurs traces....

(LE RIDEAU TOMBE.)

TROISIÈME TABLEAU.

LA VOIX DE DIEU.

Une double chambre ; dans celle de droite, chaises, bahuts, tables, fenêtre latérale à droite, porte à droite, porte au fond ; dans celle de gauche, chaises, escabeaux, porte au fond ; les deux chambres se communiquent par une porte placée au centre de la cloison qui les divise.

SCENE PREMIERE

CARMAGNOLA *et* BRAMANTE, *entrant dans la chambre de droite.*

C'est ici, capitaine.

BRAMANTE.

Ah ! ça, la maison est munie de bon vin, je l'espère ? C'est mon seul remède aux grandes émotions.

CARMAGNOLA.

Soyez tranquille, mon hôte n'a pas trop mal approvisionné sa cave, vous en jugerez. Mais, d'abord, laissez-moi jeter un coup-d'œil là....

BRAMANTE.

Ah ! oui, j'entends, la petite en question, va, va....

CARMAGNOLA (*il entr'ouvre une porte à droite*).

Elle dort encore, Dieu merci !

BRAMANTE.

Allons, beau rêveur piémontais, tu soupireras plus tard, buvons maintenant.

CARMAGNOLA (*allant prendre deux pots de vin*).

C'est juste, voilà du vin de Frioul et du meilleur....

BRAMANTE (*versant*).

Peste, le joli bouquet ! à ta délivrance mon brave.

CARMAGNOLA.

A votre avancement, capitaine.

BRAMANTE.

Merci. (*Il boit.*) Ma foi, de ce côté-là, je ne suis pas trop mécontent du Visconti ; il me pousse assez lestement sur le chemin de la fortune. Ah ! c'est un bel état que celui de soldat ! l'épée mène à tout, au cœur des femmes et aux honneurs. Au temps où nous vivons, on voit de simples condottieri devenir gonfaloniers, connétables, sénateurs, princes même. Oui, oui... quel dommage, avec l'énergie que je te sais, que tu ne te sois pas mis au service de quelque tête couronnée. J'en suis sûr, tu ne tarderais pas à rivaliser avec ton serviteur et ami, le capitaine Bramante, qui, soit dit sans façons, ne fait pas trop mauvaise figure devant les belles et devant l'ennemi.

CARMAGNOLA.

Que voulez-vous ? à chacun sa destinée. Dieu m'a créé pour le silence et la paix, comme vous pour la guerre et le bruit. Le choc des armes vous enivre, le calme de nos montagnes m'enchante ; vous placez le bonheur dans votre épée, dans le commandement et les amours d'une heure, moi je mets le mien dans l'obéissance à mon père et les regards de Michaëla.

BRAMANTE (*buvant*).

Au fait, tu as peut-être raison ; ces jouissances-là en valent bien d'autres. A ton vieux père, à ta fiancée !

CARMAGNOLA.

Volontiers, et faisons rasade ! (*il boit*). Et puis, vous l'avouerai-je, capitaine ? si je servais, je ne crois pas que je suivrais le même étendard que vous. Je ne sais, mais j'ai de la haine pour votre Duc de Visconti. Il est deux choses que je ne lui pardonnerai jamais.

BRAMANTE.

Et lesquelles ?

CARMAGNOLA.

Son coup de houssine, son coup de hache d'aujourd'hui !

BRAMANTE.

Le coup de houssine ! Ah ! ça, n'as-tu pas ta grâce ?

CARMAGNOLA.

Qu'importe ? Reste, en tout cas, le coup de hache...

BRAMANTE.

Pour cette fois, tu as raison. Tiens, ne parlons pas de cela, car, mille tonnerres ! mon épée s'agite dans le fourreau, lorsque je pense que, de gaîté de cœur, ils ont ainsi fait mourir cette pauvre Duchesse. Ah ! c'est que tu ne l'as pas connue, toi ! C'était un ange de bonté, comme de beauté, et le bon Dieu pouvait-être fier, quand on disait qu'il avait fait celle-là à sa ressemblance. Mais ce Duc, dont la tête se ruine dans la débauche, et qui ne se sent homme qu'au milieu de basses courtisanes, ce Duc, ce voluptueux coupable, s'est laissé prendre aux caresses vendues d'une aventurière Napolitaine, dont le cœur est si bien ouvert à tous les vents que dix amours

y peuvent entrer à la fois. Pour la maîtresse, il a sacrifié l'épouse, et, ne sachant comment se délivrer de la Duchesse qu'il n'aimait plus, qui, selon lui, avait le malheur de n'être plus aussi belle que la Napolitaine, il a formé le plus honteux projet. Tu as entendu les paroles de Michele Orombelli, et ceux qui vont mourir doivent être crus.... Carmagnola.

CARMAGNOLA.

Oh! c'est atroce!....

BRAMANTE.

Quand j'y songe, je suis prêt à briser mon épée. Mais, chassons ces idées là, elles font trop de mal. A ton avenir, petit (*il boit*). Dis donc, tu prétendais tout-à-l'heure que le choc des armes m'enivrait... Sais-tu bien que ton diable de vin de Frioul fait comme le choc des armes?.... C'est qu'il est méchant comme tout, ce démon-là! il monte, il monte.... il est déjà là! (*il désigne la tête*).

CARMAGNOLA.

Allons donc, capitaine, est-ce qu'un vieux soldat comme vous se rend si vîte que cela? Encore un verre (*ils boivent*).

BRAMANTE (*balbutiant*).

Oh! je ne me rends pas! non.... je me fais battre, voilà tout. (*Montrant le pot*) Ceci te représente Venise, et cela (*se désignant lui-même*) te figure Milan. Ce qui veut dire que le pot de vin a eu raison de Bramante, comme Foscari a battu Visconti (*il boit*). Décidément, ce liquide est de mauvaise compagnie; c'est un bavard! Il fait un tapage là dedans, c'est à ne pas s'entendre... Chut! chut! chut! Tu ne veux pas te taire? Va, va mon garçon, mais comme je ne suis pas disposé à t'entendre causer, bon soir, je dors; et que St-Hilarion, mon patron, ne m'envoie pas de trop mauvais rêves!.... Je dors. (*Sa tête se pose sur la table*).

CARMAGNOLA.

Qu'est-ce que c'est?... capitaine! capitaine! c'est qu'en effet il dort et profondément. Et moi aussi, j'ai besoin de repos; ma tête brûle, cette journée a été si pleine d'émotions. (*Il va à la fenêtre de droite*) Ah! Milan! grande et belle ville malgré tout ton faste, toutes tes splendeurs, je te préfère encore mon petit bourg de Carmagnola; là, au moins, on ne marche pas dans le sang. Qu'est-ce que je vois là-bas? Encore cet homme, et trois autres qui l'accompagnent... Ils observent la maison, ils entrent. Je ne m'étais pas trompé, en croyant qu'ils nous épiaient. Veillons....

(BRACCIOLI, ASCANIO *et trois hommes entrent mystérieusement dans la chambre de gauche*).

SCENE II.

Les mêmes, BRACCIOLI, ASCANIO, *trois hommes.*

BRACCIOLI.

Voici une chambre vide, arrêtons nous ici.

ASCANIO (*entrant*).

L'hôte m'a dit qu'ils n'étaient pas sortis d'ici.

CARMAGNOLA (*écoutant*).

Ils entrent à côté; par là, je pourrai les entendre. (*Il désigne la porte de communication.*)

BRACCIOLI.

De la prudence; nous tenons peut-être le destin de cet homme que vous haïssez tous, autant que moi. Ascanio l'a vu: la Duchesse lui a donné un parchemin, dont le contenu est sans doute important, et ne doit pas avoir été écrit à la louange du Duc.

ASCANIO.

Oui, Bramante a pris le parchemin, et l'a aussitôt caché sous sa casaque....

CARMAGNOLA.

Qu'entends-je? (*Il va à Bramante et passe la main dans sa casaque.*) En effet.... (*Il retire le parchemin.*) le voilà!

ASCANIO.

A coup sûr, il le tient encore sur lui, car il n'est pas rentré chez lui.

BRACCIOLI (*baissant la voix*).

Il s'agit d'un coup de maître, mes enfants; on nous paiera sans doute fort cher ce parchemin.

CARMAGNOLA (*cherchant à entendre*).

Je n'entends plus rien, mais c'est égal, à tout événement préparons-nous. (*Il tire un parchemin de sa poche, le met dans la casaque de Bramante qui dort toujours, et jette le parchemin de Bramante dans un des pots de vin.*) Et maintenant, faisons comme lui, dormons. (*Il va à la table et feint de dormir.*)

BRACCIOLI.

Ils sont encore ici?.... en chasse! Toi, Ascanio, fais le guet.

(*Ils sortent: Braccioli et ses trois hommes entrent à pas de loup dans la chambre de droite.*)

BRACCIOLI (*il s'avance vers Bramante et lui enlève avec précaution son épée, qu'il remet à l'un de ses hommes.*)

D'abord cela....

CARMAGNOLA (*feignant de se réveiller*).

Hein! Qu'est-ce? Qui va là?

BRACCIOLI.

Silence!

CARMAGNOLA.

Que me voulez-vous?

BRAMANTE (*se réveillant*).

Ah! ça, quel est ce vacarme? Impossible de faire un somme! (*Il se retourne et aperçoit Braccioli.*) Braccioli, ici! Et qu'y voulez-vous?

BRACCIOLI.

Je vais vous le dire en deux mots, capitaine Bramante. On nous a assuré que vous aviez eu, ce matin, un instant de conversation avec la défunte Duchesse, et qu'elle

vous avait remis une lettre, à la possession de laquelle le Duc de Visconti attache le plus grand prix.

BRAMANTE.

Ah! ah! de l'espionnage....

BRACCIOLI.

N'est-ce pas servir son maître que de lui dénoncer ses ennemis? Je ne dis pas que vous soyez de ceux-là; seulement, je veux voir cette lettre.

BRAMANTE.

Je veux! Et depuis quand, s'il vous plaît, ce ton de supériorité du lieutenant au capitaine?

BRACCIOLI.

Depuis que les lieutenants s'élèvent au-dessus des capitaines par leur dévouement au maître.

BRAMANTE.

Insolent! (*Il cherche son épée*). Mon épée!

BRACCIOLI (*la lui montrant aux mains d'un de ses hommes*).

La voilà!

BRAMANTE.

Misérable! c'est ce qui te fait brave ainsi!

BRACCIOLI.

Capitaine, quoique nous soyons en force, nous ne voulons pas vous faire de mal; mais, il nous faut cette lettre.... Tenez, celle-là, dans votre pourpoint... Laissez-moi donc... (*Il s'approche de Bramante.*)

BRAMANTE (*Il saisit le pot dans lequel est le parchemin.*)

Arrière!

CARMAGNOLA (*arrêtant le mouvement*).

Allons, capitaine, ne gaspillez pas ainsi ce vin que vous avez trouvé fort bon. Que vous demande d'ailleurs ce bon lieutenant Braccioli? Une chose bien simple, bon Dieu; cette lettre que vous avez-là.... Ne soyons pas si mauvaise tête, et contentons un peu la curiosité du prochain (*Il s'empare de la lettre*). Tenez, lieutenant.

BRAMANTE (*vivement*).

Carmagnola, qu'as-tu fait?

CARMAGNOLA.

(*Bas et vivement.*) Je vous sauve. (*Bramante le regarde avec étonnement.*)

BRACCIOLI.

Je le tiens. (*Il lit; à part.*) Mais non, ce ne peut-être cela: une demande d'audience au comte Ericcio, signée d'un nom inconnu. Il n'y a rien là qui se rapporte à la Duchesse, rien surtout qui puisse perdre ce Bramante. C'est singulier. Allons, capitaine, recevez nos excuses; ce parchemin ne porte rien que de très ordinaire, et je vous le rends. (*Fausse sortie.*) Mais, j'y songe, peut-être votre compagnon....

CARMAGNOLA.

Oh! si le cœur vous en dit, messieurs, fouillez, fouillez.... Mais, en conscience, est-ce que vous trouvez que ma figure inspire assez de confiance pour qu'on dépose en mes mains des secrets d'Etat?

BRACCIOLI (*à part*).

Au fait, comment aurait-il pu savoir nos projets? (*Haut.*) Allons, Ascanio n'est qu'un imbécile. Capitaine, une fois encore, excusez notre zèle. (*Sur un signe de Braccioli, on remet à Bramante son épée; il fait un mouvement pour s'élancer sur Braccioli.*)

CARMAGNOLA (*l'arrêtant et bas*).

Y songez-vous, capitaine? quatre contre deux! (*Braccioli et les hommes sortent.*)

SCENE III.

CARMAGNOLA, BRAMANTE.

BRAMANTE.

Mille tonnerres! La colère m'étouffe, il me semble que le sang va faire éclater mes veines!

CARMAGNOLA.

Patience, capitaine. Vous qui avez servi, vous devez savoir que la retraite est parfois de bonne tactique.

BRAMANTE.

Mais, enfin, qu'est-ce que tout cela veut dire, et comment t'y es-tu pris? Es-tu escamoteur ou sorcier? Le vin ne m'a pas assez grimpé au cerveau pour que j'aie oublié que ce scélérat de Braccioli avait raison, que la Duchesse m'a remis un parchemin, que ce parchemin était caché sur moi, là. Comment se fait-il donc qu'il n'y soit plus, et qu'à sa place, Braccioli ait trouvé je ne sais quelle lettre?

CARMAGNOLA.

La chose s'explique aisément: j'avais surpris une conversation de maître Braccioli, je savais le coup qu'il méditait; j'ai donc cherché et trouvé le moyen de le déjouer: j'ai retiré de votre pourpoint le précieux parchemin en lui substituant ma lettre à Ericcio.

BRAMANTE.

Mais, tu ne l'as pas détruit au moins?

CARMAGNOLA.

Non, non, j'ai meilleur esprit que cela. Je l'ai mis en si bonne cachette que jamais Braccioli n'aurait songé à l'y aller chercher. Voyez plutôt. (*Il montre le pot de vin et en retire le parchemin.*)

BRAMANTE.

Bravo! bravo! Décidément, tu me réservais plus d'une leçon aujourd'hui.

CARMAGNOLA.

Peste! j'ai tremblé fort pendant une seconde, celle où vous alliez jeter le pot de vin à la tête de Braccioli, et détruire ainsi tout l'effet de ma manœuvre.

BRAMANTE.

Et quel malheur c'eût été!

CARMAGNOLA.

Oui? Ah çà, c'est donc quelque chose de bien sérieux que ce dépôt fait entre vos mains?

BRAMANTE.

Ecoute, Carmagnola, je ne te connais que de ce matin, et, cependant, il y a quelque chose qui m'attire vers toi; c'est l'effet du vin sur les lèvres. Je veux te fournir une preuve éclatante de cette confiance. Au surplus, ce que tu viens de faire t'y donne bon droit. Tout ce que tu as entendu est vrai. J'ai reçu de la Duchesse Béatrice un secret qui, l'occasion venue, pourra remuer toute la Lombardie. Ce secret est écrit sur ce parchemin; or, comme je suis homme de guerre, moi, entouré d'ennemis, ainsi que tu le vois, on peut m'attirer dans un piège, et m'enlever cette pièce inappréciable. Il faut donc que je la mette à l'abri, que je la confie à une personne en qui j'aie foi, et cette personne, c'est toi.

CARMAGNOLA.

Moi?

BRAMANTE.

Oh! je ne serai plus inquiet alors: je juge un homme du premier coup d'œil. Mais, dépositaire de ce legs, il faut que tu saches ce qu'il est; prends-le donc, ainsi que cette croix qui l'accompagne, et lis (*il lui remet les deux objets*).

CARMAGNOLA (*lisant.*)

Grand Dieu! quel étrange rapport!.... Oui, oui, le Piémont!..... Cette date!.... Ericcio!.... Piétro Bussoni!.... plus de doute, plus de doute!.....

BRAMANTE.

Eh bien! qu'est-ce? Allons-nous recommencer la pamoison.

CARMAGNOLA (*à part avec douleur.*)

C'était elle, et moi, moi, je l'aimais!

BRAMANTE.

Allons, l'accès est-il passé?

CARMAGNOLA (*à part*).

Il le faut: songe doré, efface toi, pour quelque temps du moins, Dieu le veut! (*Haut*). Capitaine, votre secret me sera sacré! Mais vous m'avez parlé tout-à-l'heure du brillant état de soldat, vous m'avez dit que de simples condottieri étaient devenus gonfaloniers, sénateurs, connétables, princes même....

BRAMANTE.

Oui.

CARMAGNOLA.

Eh bien, je veux tenter ce jeu-là, je veux être soldat.

BRAMANTE.

Et qui te fait prendre si vite pareille décision, toi qui, tout-à-l'heure ....

CARMAGNOLA.

Ce secret n'est pas encore le mien, Bramante; vous le connaîtrez plus tard.

BRAMANTE.

C'est égal, c'est une idée du ciel, elle te profitera. C'est bien décidé?

CARMAGNOLA.

Irrévocablement.

BRAMANTE.

Eh bien, puisque, désormais, nous marcherons dans le même chemin, faisons un serment, c'est de vivre l'un pour l'autre, l'un par l'autre.

CARMAGNOLA.

Je le jure, et de grand cœur! (*à part*) Béatrice, Béatrice, oh! tu seras vengée!

BRAMANTE.

Et maintenant, un verre à ta première bataille!

CARMAGNOLA (*buvant*).

A ma première bataille! (*il se lève vivement*). Mais silence! c'est Michaëla! je l'entends, pas un mot devant elle.

BRAMANTE.

Une femme! je me sauve alors, j'ai peur de cet ennemi-là; à bientôt. (*il sort; Michaëla entre de droite*).

SCENE IV.

CARMAGNOLA, MICHAELA.

MICHAELA.

Ah! c'est vous, Francesco, comme cette journée m'a paru longue! Eh bien?

CARMAGNOLA.

Eh bien, pas de renseignements encore, Michaëla, et je vous ramène là-bas.

MICHAELA.

Je retournerais dans notre cher Piémont. Béni soit Dieu!

CARMAGNOLA.

Vous ne regrettez donc pas cette famille ignorée?

MICHAELA.

Me vaudrait-elle celle que vous m'avez faite? Tenez, Francesco, reprenons au plus vite la route de Carmagnola. Le monde m'effraie: cette ville de Milan m'inspire de l'horreur. Si vous saviez ce que j'ai vu de ma fenêtre.... un de ces spectacles qui ne s'oublient jamais-

CARMAGNOLA (*à part*).

Grand Dieu!

MICHAELA.

Spectacle sanglant, auquel tout un peuple assistait comme à une fête.....

CARMAGNOLA (*rêveur.*)

Oui, l'exécution de la Duchesse. (*à part.*) Mon Dieu! vos desseins sont impénétrables. Vous avez voulu que cette enfant vît verser le sang de Béatrice, le sang de sa mère!

MICHAELA.

Je ne connaissais pas cette femme; était-ce une coupable, était-ce une martyre? je l'ignore; mais, quand je l'ai vue s'agenouiller devant le bourreau, mon cœur a eu froid; il m'a semblé que quelque chose se brisait en moi, et j'ai pleuré.

CARMAGNOLA (*à part.*)

Providence ! Providence ! (*haut.*) Michaëla, le jour baisse, la nuit vient et la prière console celui qui souffre. Agenouillons-nous devant cette croix que je vous donne, et prions !.... (*Il lui remet la croix que lui a confiée Bramante.*)

MICHAELA (*s'agenouillant.*)

Pour notre vieux père, n'est-ce pas, Francesco?

CARMAGNOLA (*s'agenouillant.*)

Non : prions pour les morts ! Prions pour la Duchesse Béatrice de Tenda ! !....

LA TOILE TOMBE.

SECONDE EPOQUE—1423.

ACTE SECOND.

PERSONNAGES DE LA SECONDE EPOQUE.

LE COMTE DE CARMAGNOLA.
LE CAPITAINE BRAMANTE.
LE DUC PHILIPPE-MARIE DE VISCONTI.
ERICCIO.
LE DUC DE PISANI.
PIETRO BUSSONI.
LASCARIS.
BRACCIOLI.
ASCANIO.
UN MOINE.
UN BARCAROL.
UN BOURREAU.
UN CRIEUR.
UN CHAMBELLAN.
UN GARDE.
MICHAELA.
BIANCA DE VISCONTI.

Le 4me tableau se passe au village de Carmagnola ; le 5me et le 7me à Milan ; le 6me, le 8me, le 9me et le 10me à Venise.

QUATRIÈME TABLEAU.

LE GENIE DANS L'AMOUR.

La chaumière de Piétro Bussoni, fenêtre en face, porte au fond, portes latérales, ameublement rustique, une mandoline suspendue au mur du fond.

SCENE PREMIERE.

MICHAELA (*à la fenêtre, dans une attitude méditative.*) PIETRO (*Il entre de droite au lever du rideau.*)

PIETRO (*allant à Michaëla*).

Eh bien ! toujours à cette fenêtre?

MICHAELA.

Est-ce un reproche, mon père?

PIETRO.

Non, non; je sais que cette fenêtre donne sur le chemin de Milan, et que, quelque jour, à l'extrémité de ce chemin-là, les beaux yeux que voici verront, de bien loin, une personne aimée....

MICHAELA.

Oui, chaque jour, je me lève avec cette espérance; chaque jour, je passe des heures entières à mon poste, et rien, toujours rien!

PIETRO.

Patience, patience. C'est que, vois-tu, l'état de grand homme doit occuper beaucoup. Ce n'est plus comme autrefois. Francesco pouvait alors te donner tout son temps; il ne conduisait que des brebis alors; aujourd'hui, ce sont des hommes qu'il mène. (*Michaéla devient pensive.*) Eh bien ! qu'est-ce ? la tristesse semble t'arriver avec mes paroles.

MICHAELA.

C'est que vous venez de prononcer une parole pleine de vérité, mon père : ce n'est plus comme autrefois.

PIETRO.

Allons, voilà que tu arranges mes pensées à ta façon, ce n'est pas bien....Il y a quatre ans que mon cher enfant nous a quittés, quatre ans qu'il court le monde ; mais je suis sûr qu'il n'y a de changé chez lui que l'enveloppe. Sois tranquille, il nous reviendra, et, tout Comte de Carmagnola qu'il est, tu verras comme sa seigneurie nous sautera au cou.

MICHAELA.

Bien vrai, n'est-ce pas?

PIETRO.

Oui, crois-en la voix d'un vieillard qui ne t'a jamais trompée : Francesco préférera à tous ses titres celui que nous lui avons donné tous les deux : le titre de fiancée de ma Michaëla.

MICHAELA (*lui sautant au cou.*)

Cher père ! vingt baisers pour cette bonne parole !

PIETRO.

Et pour lui aussi garde de cette monnaie-là. Ainsi, plus de tes vilaines idées; que toutes tes couleurs renaissent; il faut qu'il retrouve ta figure en fête. C'est que, d'un moment à l'autre, son Excellence peut arriver. Elle était à Milan, ces temps derniers.

MICHAELA.

Et il y est même entré en triomphateur! Le peuple lui a fait une réception que jalousait, dit-on, le duc de Visconti lui-même.

PIETRO.

Et pardieu, c'est dans l'ordre des choses : la nuit est l'ennemie du jour. Eh ! bien, vrai, c'est comme un songe pour moi, j'y crois à peine. Il me semble que je mourrai de bonheur en le retrouvant, en le voyant là, entre nous deux, en l'entendant raconter ses grandes batailles à la veillée, chaque soir. Mais non, le bonheur ne tue pas. Tiens ! il me vient une idée, Michaéla : prends ta mandoline, la sienne autrefois, et pour me rappeler nos bonnes journées passées, redis-moi un de ces chants qu'il aimait à jeter aux échos de la montagne.

MICHAELA (*elle va prendre la mandoline*).

Bien volontiers, mon père, je commence :

MUSIQUE DE M. EUGENE CHASSAIGNAC.

Réveille toi, ma jeune folle,
Du rendez-vous voici l'instant,
Descends, ce soir, une gondole
Sur la lagune nous attend :
Tout est endormi dans Venise,
Et l'on n'entend plus que le bruit
De la tiède et légère brise
Qui me caresse dans la nuit !
L'instant est propice,
L'ombre protectrice
Remplace le jour;

Maîtresse fidèle,
Viens, la nuit est belle,
L'étoile étincelle,
Viens rêver d'amour !

II.

Elle répond, et sa fenêtre
Discrétement vient de s'ouvrir;
Douce nuit, qui la fais paraître,
Tu ne devrais jamais finir !
Je la vois, la soyeuse échelle
Vers moi la porte mollement,
Et son ombre ressemble à l'aile
D'un ange qui du ciel descend !

CARMAGNOLA (*à la cantonnade*).

L'instant est propice,
L'ombre protectrice
Remplace le jour;
Maîtresse fidèle,
Viens, la nuit est belle,
L'étoile étincelle,
Viens rêver d'amour!

(*Michaéla et Piétro sont dominés par l'émotion que leur produit cette réponse.*)

MICHAELA.

Cette voix !

PIETRO.

Ma fille, le cœur me bat à me briser la poitrine. (*Ils courent vers la porte qui s'ouvre et laisse voir Carmagnola vêtu comme au premier acte.*)

SCENE II.

Les mêmes, CARMAGNOLA.

MICHAELA ET PIETRO.

Francesco !

CARMAGNOLA.

Mon père, Michaéla ! (*Ils se tiennent embrassés.*)

PIETRO.

Il n'a pas même oublié les chants de son village !

CARMAGNOLA.

Oh ! laisssez-moi vous embrasser encore!

MICHAELA.

Francesco !... Oh ! je croyais que mon rêve ne se réaliserait jamais.

PIETRO.

Je te disais bien que sa Seigneurie, le comte de Carmagnola, nous sauterait au cou!

CARMAGNOLA.

Le comte de Carmagnola, le capitaine redouté, je les ai laissés derrière moi : il n'y a ici que Francesco pour vous, mais Francesco plus aimant que jamais, et qui, pour ne rien changer, a voulu rentrer ici avec ses pauvres habits d'autrefois. Mais je le vois, rien, ici, n'est changé non plus : mon père, toujours jeune, toujours fort; Michaéla toujours belle.

MICHAELA.

Ah ! l'avenir vaudra le passé....

CARMAGNOLA.

Mieux encore, n'est-ce pas, mon père ?

PIETRO.

Laisse-moi te regarder, t'admirer, mais ne me demande pas de parler, je ne pourrais pas trouver un seul mot.

CARMAGNOLA (*avec effusion*).

Et cependant, j'espère bien que nous allons reprendre nos chères causeries d'autrefois.

PIETRO.

Elles t'ennuieront peut-être à cette heure...

CARMAGNOLA.

Moi !

PIETRO.

Dame ! tu es un homme sérieux, et si Francesco veut trop prendre le dessus, le comte de Carmagnola ne le laissera peut-être pas faire ; c'est qu'il vaut bien la peine que l'on s'occupe de lui.

MICHAELA.

Oui, c'est un nom qui rayonne sur le pays entier, c'est la gloire de l'Italie !

CARMAGNOLA.

Mes amis, laissons là l'Italie et la gloire ; hélas ! si vous saviez ce qu'elle coute parfois !.... Parlons de vous. Ces quatre années, que je viens de passer loin d'ici, ont dû vous paraître, comme à moi, bien longues.

MICHAELA.

Oui, bien longues !

CARMAGNOLA.

Plusieurs de mes lettres vous engageaient, mon père, a vous retirer dans quelque grande ville, à Milan, par exemple ; la solitude est si triste à ceux qui pleurent un absent.

PIETRO.

Tu as raison, Francesco, mais, que veux-tu ? Le monde me fait peur et me donne comme le vertige. Il me semble que j'étoufferais dans vos rues étroites, où l'on marchande l'air. Quitter mes chères montagnes, du Piémont ! non je ne l'aurais jamais pu. C'est là que je suis né, c'est là que je veux mourir. Et puis, ici, j'avais aussi mes triomphes tout comme toi là bas; je faisais la guerre, et une rude guerre encore, aux daims et aux chamois. Ah ! j'en ai abattu un assez joli nombre, et nous avons tous les deux notre noblesse. Si tu es le premier capitaine de l'Italie, moi, je suis le premier chasseur du Piémont, et ce titre là en vaut bien un autre.

CARMAGNOLA.

Et pendant que vous abattiez ainsi le gibier du pays, Michaéla restait seule.

PIETRO.

Oui, et la chère enfant s'occupait à me rendre plus agréable encore mon intérieur. Seulement, et cela me brisait l'âme, parfois, je la trouvais en larmes; elle songeait à l'absent, elle se plaignait de ne pas recevoir de ses nouvelles; comme si l'on pouvait faire halte au beau milieu d'un champ de bataille, pour écrire à ceux que l'on aime.

CARMAGNOLA.

Bonne Michaëla ! aimante, dévouée, comme il y a quatre ans.

MICHAELA.

Francesco, Piétro, est-ce que mon esprit peut avoir d'autre pensée que la vôtre ? Est-ce que mon cœur peut battre à d'autres noms que les vôtres ?

PIETRO.

Cependant, je lui reprocherai à ce petit cœur, et cela en face de Francesco, d'avoir un peu de méfiance....

CARMAGNOLA.

De la méfiance!

MICHAELA.

Mon père, je vous en prie....

PIETRO.

Ah! tu as beau faire, je dirai tout. Ne s'avisait-elle pas de penser que le pouvoir t'avait changé.

MICHAELA.

N'achevez pas, je crois tout maintenant... (*Carmagnola devient pensif.*) Eh bien! Francesco, qu'est-ce donc? M'en voulez-vous donc? voilà que votre tête se détourne de moi, voilà que votre œil s'assombrit.

CARMAGNOLA.

Pardonnez-moi, Michaëla, la méditation est devenue chez moi une impérieuse habitude. Ne vous effrayez donc pas de ces nuages sombres, qui passent souvent sur mon visage; un seul de vos regards suffira toujours pour les dissiper.

PIETRO.

Avec quel accent tu dis cela... Oh! le cœur d'un père ne se trompe jamais sur son enfant: Carmagnola, tu as quelque tourment en tête.

CARMAGNOLA.

Je vous l'ai dit, mon père, les honneurs n'excluent pas les chagrins....

MICHAELA.

Que dites-vous là?

CARMAGNOLA.

Rien, rien qui se rapporte à moi, Michaëla; rien surtout qui puisse briser le lien qui nous unit.

PIETRO.

L'entends-tu, cette fois, future petite comtesse de Carmagnola!

CARMAGNOLA (*bas à Piétro*).

Mon père, il faut que je vous parle, à vous seul....

PIETRO.

(*Bas*) Soit. (*Haut.*) Michaëla, pardonne moi, ma fille, si je te vole un instant de bonheur, mais j'ai besoin d'être seul avec Francesco.

MICHAELA.

Je m'en vais, mon père, je m'en vais; mais prenez-y garde, je vous l'enlèverai à mon tour. (*Carmagnola l'embrasse au front, et elle sort.*)

SCENE III.

PIETRO, CARMAGNOLA.

PIETRO.

Nous voilà seuls : voyons, mon conquérant, mon homme d'Etat, dites-moi ce grand secret. Ah! je t'avertis, pas de politique, par exemple, la tête du pauvre Piétro est faible, et n'y comprendrait rien.

CARMAGNOLA.

Vous vous en souvenez, mon père.... un jour, il y a quatre ans de cela, j'entrai ici, les traits bouleversés, la voix haletante, et je vous dis que j'allais me faire soldat.

PIETRO.

Je ne l'oublierai jamais !

CARMAGNOLA.

Alors, je ne vous révélai pas ce qui m'avait poussé sur un chemin autre que celui que vous m'aviez désigné. Vous devez le comprendre, pourtant, il fallait que j'entrevisse un bien noble but, pour désoler ainsi vos cheveux blancs. C'était, en effet, un saint devoir dont j'allais essayer l'accomplissement, en disant adieu à mon père, à ma fiancée, à mon pays, à tous mes aimés, enfin! Ce jour-là, mon père, Dieu, en quelques heures, avait accumulé autour de moi des événements immenses; il m'avait révélé que j'étais un instrument de sa Providence.

PIETRO.

Et qu'avais-tu appris.

CARMAGNOLA.

Ce jour-là, j'avais fait la rencontre du capitaine Bramante, de celui qui devait devenir mon ombre, et en l'absence duquel il me semble que je suis décomplété. Or, Bramante, qui avait été commis à la garde de la Duchesse Béatrice, lorsqu'elle était dans les prisons de Milan, Bramante avait reçu de la Duchesse, une heure avant sa mort, un papier des plus importants et une croix qu'il ne pouvait garder, entouré qu'il était de jalousies implacables. Cet écrit, vénéré par moi à l'égal d'une chose sainte, le voici, mon père. Tracé par la main de Béatrice mourante, il vous révélera un secret terrible : il vous dira que Michaëla, celle que vous appelez votre enfant, est la fille de Béatrice, est une Visconti.

PIETRO (*stupéfait.*)

Que me dis-tu là?

CARMAGNOLA (*lui remettant le parchemin.*)

La vérité.....

PIETRO (*après avoir lu.*)

Oui, oui, tout cela est exact. Oh ! crime ! crime ! !

CARMAGNOLA.

N'est-ce pas?....

PIETRO.

Michaëla, une descendante des Visconti! Michaëla, héritière du Duché de Milan !

CARMAGNOLA.

Au moment où j'ai appris ce secret, mon père, une voix intérieure m'a parlé, et cette voix m'a dit : Francesco, tu es un homme d'honneur et tu ne peux pas abuser de ce que Dieu t'a révélé; tu ne peux, profitant de l'amour d'une jeune fille, la condamner à l'obscurité, lui ravir tout un avenir de gloire et de splendeur, et cela pour contenter une passion. Francesco, tu ne le feras pas.

Mais si l'honneur me disait cela, mon cœur me murmurait aussi: Francesco, Michaëla perdue, la vie est perdue pour toi!... Combat cruel! Alors le ciel m'envoya une inspiration et je pris une résolution inébranlable. Non, me dis-je, je ne tromperai pas Michaëla, je ne la deshériterai pas de l'avenir. Le ciel élève Michaëla au dessus de moi; eh bien! je me ferai soldat, j'irai demander aux combats ce que ma naissance m'a refusé, un nom. Ce nom, je me le gagnerai à la pointe de mon épée, dussé-je pour cela braver mille morts! Je succomberai à la tâche, ou je reviendrai avec un titre que je pourrai offrir à cette enfant! Mieux encore, je ne reviendrai que lorsque je serai assez puissant, assez redouté, pour dire au père coupable de Michaëla: Duc de Visconti, voilà ce que j'ai fait pour vous; en récompense, je veux pour Michaëla le nom et le rang qu'on lui a volés!

PIETRO.

Je comprends tout, maintenant.

CARMAGNOLA.

Vous comprenez, n'est-ce pas, pourquoi je vous ai quittés, pourquoi Francesco Bussoni a voulu devenir ce qu'il est à cette heure?

PIETRO.

Bien, bien, mon enfant.

CARMAGNOLA.

Oh! je ne m'enorgueillis pas de tout ce qui est arrivé. En cela, je vous dis, je n'ai été que le fragile instrument de la Providence; instrument qu'elle peut briser, mais qui, du moins, veut être utile à une femme, avant d'être mis en pièces, car c'est pour cette femme que j'ai tout fait. Quand ma pensée ardente au travail leur trouvait des solutions politiques qui devaient les sauver, ils se disaient: c'est du génie! les insensés! non, c'était de l'amour! Quand je me précipitais au plus fort de la mêlée, quand je jetais le défi à mille bras levés contre moi, ils disaient: C'est du courage! les insensés! non, c'était de l'amour!....Quand je leur demandais, enfin, des titres, de l'or, un Comté, un Dogat, ils disaient: C'est de l'ambition! les insensés! non, mille fois, non, c'était de l'amour, rien que de l'amour!!

PIETRO (*inquiet*).

Mais Michaéla n'est pas reconnue par le Duc, mon fils, et cette lutte, cette lutte m'effraie maintenant.

CARMAGNOLA.

Visconti ne l'acceptera pas, je l'espère du moins. Mais, enfin, s'il n'a en lui rien d'humain; si son cœur est, comme son visage, hideux, alors, je jetterai le poids de mon épée dans la balance où se pèsent les destinées de la Lombardie, et malheur sur lui! car elle est lourde l'épée du comte de Carmagnola!

PIETRO.

Francesco, tu me fais trembler.

CARMAGNOLA.

L'armée est à moi, mon père, et l'armée, c'est la force aujourd'hui. Mais, pour vous aussi commence un rôle important. Gardez cet écrit, je vous le confie. Révélez tout à Michaéla, dites-lui que j'ai juré sur la tombe de sa mère de la faire rentrer dans le palais des Visconti, et qu'elle y rentrera. Et un jour, quand elle aura repris le nom de ses pères, j'irai lui demander si les fiancés d'autrefois doivent être les époux de l'avenir.

PIETRO.

Cela sera fait, Francesco.

CARMAGNOLA.

N'avez-vous pas entendu?

PIETRO.

Non.

CARMAGNOLA.

Je ne me suis pas trompé pourtant.... (*il court à la fenêtre.*) Oui, un cheval s'abat à l'extrémité du chemin..... Vrai Dieu! mes yeux ne m'abusent point.... c'est lui!.... Bramante ici! Il se passe quelque chose d'étrange là-bas. Par ici, capitaine, par ici. (*Il va au devant de Bramante, qui entre du fond.*)

SCENE IV.

Les mêmes, BRAMANTE, *puis* MICHAELA.

BRAMANTE (*précipitamment*).

Enfin! j'ai cru que je n'arriverais jamais. A cheval, comte, à cheval!

CARMAGNOLA.

Et où allons-nous?

BRAMANTE.

A Milan, pardieu!

CARMAGNOLA.

A Milan! Que se passe-t-il donc?

BRAMANTE.

François Sforza est au palais: le Duc l'y a appelé, dit-on, pour lui donner le commandement des armées et la main de la princesse Bianca.

CARMAGNOLA.

François Sforza à Milan! et Bianca.... tu as raison, Bramante, à cheval!

MICHAELA (*elle a paru sur le seuil de la porte de droite.*)

Qu'ai-je entendu? partir déjà....

CARMAGNOLA.

Que voulez-vous, Michaéla?... la gloire a ses mécomptes. Autrefois, j'eusse renvoyé bien loin celui qui fut venu m'enlever à vous, même pour une heure; aujourd'hui que je suis puissant, je pars.... j'obéis.

PIETRO.

Ne t'inquiète pas, mon enfant: ce voyage ne sera pas aussi long que l'autre....

CARMAGNOLA.

Adieu!.... Dans peu de jours, le comte de Carmagnola sera ici pour demander à Michaéla le meilleur de ses trésors, sa main.

MICHAELA.

Et cette main, demandée par le comte, Michaéla la donnera à Francesco.

CARMAGNOLA.

Ange!

PIETRO.

Mais ne crains-tu pas, au milieu des graves événements qui te rappellent là-bas, de partir ainsi?

BRAMANTE.

Soyez tranquille; je suis un vieux coureur de chemins, et nous trouverons là bas vaillante escorte.

CARMAGNOLA (*il embrasse Michaéla et Piétro.*)

Cette fois, mon père, Michaéla, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir!

BRAMANTE (*après avoir bien observé Michaéla, dit à part, en sortant*).

C'est égal, voilà une ressemblance qui arrangera nos affaires.

(*Carmagnola et Bramante sortent : Michaéla reste à la fenêtre et jette des baisers à son fiancé, puis elle agite son mouchoir, en signe d'adieu.*)

(*La toile tombe.*)

CINQUIÈME TABLEAU.

LE FANTOME.

Un vaste salon—au fond quatre grandes ouvertures, donnant sur une large terrasse, d'où l'on découvre Milan; entre deux de ces ouvertures est placé un portrait recouvert d'un voile noir; portraits à droite et à gauche : deux portes à gauche, au premier et au second plans: celle du second plan est masquée par un rideau—fenêtre ogivée à droite, au second plan—riche ameublement.

—ooo—

SCENE PREMIERE.

ERICCIO, ASCANIO.

ERICCIO.

On m'a dit qu'il n'y avait pas dans tout Milan un stylet plus aiguisé que le tien, un garçon plus agile que toi.

ASCANIO.

C'est beaucoup d'honneur que me fait son Excellence, et je mettrai tout en œuvre pour ne pas lui donner tort.

ERICCIO.

C'est donc convenu; tu te tiendras derrière le premier pilier du grand escalier d'Hercule. Si cette fenêtre reste fermée, (*il indique la fenêtre ogivée de droite*) tu laisseras passer cet homme; mais si elle s'ouvre, tu le frapperas, et surtout tu frapperas juste.

ASCANIO.

Sa Seigneurie peut se reposer sur moi; j'ai fait mes preuves.

ERICCIO.

Avant une heure, il sera ici; songe qu'il y va de ta fortune. A ton poste donc, et surtout, silence absolu, car un mot de tout ceci, et ce serait fait de toi!

ASCANIO.

Je tiens à ma tête autant qu'elle tient à moi, comte, et je me tairai.

ERICCIO.

Va.

(*Ascanio sort par la terrasse, et Ericcio par la porte de gauche, placée au premier plan. Bianca écarte avec précaution le rideau de la porte masquée, placée au second plan à gauche, et paraît, pâle, tremblante.*)

SCENE II.

BIANCA.

C'est Dieu qui a voulu que j'entendisse tout cela, c'est Dieu qui veut que je le sauve! Quel ténébreux abîme que le cœur de l'homme! Est-ce donc là le prix dont on paie le génie? Mon père, mon père, à quelle ruine courez-vous? Avant une heure, a-t-il dit; il faut l'attendre ici. Quelles voix parlent donc dans mon cœur, et l'étrange chose que ces courants sympathiques auxquels nous cédons, qui nous emportent. Dès l'instant où je l'ai vu, mon âme s'est renouvelée, le ciel a resplendi, l'horizon s'est élargi pour moi. Il est toujours là, devant moi, avec son visage pâle et fier, rayonnant de toute l'auréole du génie; je le revois sans cesse, rentrant en triomphateur dans Milan.... Son souvenir m'assiège, j'écoute avec ivresse tout ce qui me parle de lui, et j'ose a peine me l'avouer... je l'aime, je l'aime! A tout prix il faut le sauver. (*Elle va s'éloigner par la terrasse, puis revient subitement sur ses pas.*) Lui, (*Elle fuit par la porte masquée; entrent Carmagnola et Bramante du fond.*)

SCENE III.

BIANCA (*cachée*), CARMAGNOLA, BRAMANTE.

CARMAGNOLA.

Allons, mon vieux soldat, toi que sais brave comme une muraille, toi, que j'ai vu ébranler des colonnes entières, voilà que tu sembles trembler à cette heure....

BRAMANTE.

Que voulez-vous, général? Là-bas, nous nous battions franchement ; on voyait l'ennemi face-à-face, on savait la longueur et le poids de son épée; mais, ici, à la cour du Duc de Visconti, le poignard et le poison remplacent souvent l'arme du gentilhomme, et j'ai peur, j'ai peur pour vous.

CARMAGNOLA.

Rassure-toi, et crois-en ma connaissance des hommes: à cette heure, le Duc n'aurait pas le courage d'un attentat à ma personne.

BRAMANTE.

C'est égal, j'aimerais mieux vous voir au camp qu'ici. A n'en pas douter, Philippe de Visconti est effrayé du nom que vous vous êtes si dignement fait; le Duc, qui a d'excellentes raisons pour chercher l'ombre, le Duc n'aime pas le soleil levant.

BIANCA (*cachée*).

Non, la force me manque! je n'ose aller à lui, et lui tout révéler.... Que faire?..... Ah! c'est cela.... un mot d'écrit. (*elle disparaît.*)

CARMAGNOLA (*il conduit Bramante sur la terrasse*).

Bramante, regarde du haut de cette terrasse la place qui s'allonge devant nous; vois ces flots de monde qui s'y pressent; écoute le bruit de ces voix, semblable à une mer qui monte, monte; parmi toutes ces acclamations, entends-tu d'autre nom que le mien, dis? Eh bien! que le Duc fasse naître en moi un seul soupçon; qu'il ne reconnaisse pas les droits, dont je viens aujourd'hui lui demander la consécration, et cette main lancera, d'ici, la première étincelle de l'incendie qui doit dévorer Visconti et tous les siens.

BIANCA (*reparaissant*).

L'instruction est donnée, il faut la lui faire parvenir maintenant....

CARMAGNOLA (*examinant les portraits du salon*).

Ah! la galerie des Visconti! Géants du passé, héros homériques, qui avez, à la pointe de l'épée, tracé de grandioses épopées, je m'incline devant vous! Mais, hélas! si vous pouvier sortir de vos tombes, que diriez-vous du pâle successeur que Dieu vous a donné! (*s'arrêtant devant le portrait voilé*) Que vois-je! un portrait recouvert d'un crêpe (*il découvre le portrait*). Béatrice!

BRAMANTE (*il se découvre*).

Pauvre Duchesse!

BIANCA.

Il s'incline devant le portrait de ma mère; écoutons.

CARMAGNOLA.

Béatrice, pieuse martyre, c'est bien elle! Sainte victime! ils ont jeté sur toi le voile de deuil; ils ont condamné à la nuit ton doux visage, comme si ce visage pouvait faire tâche ici! Ainsi, pauvre morte, ils t'outragent encore! Dérision! Ah! Bramante, Dieu est grand, et je m'agenouille devant lui! Béatrice, n'ai-je pas tenu la promesse sacrée que j'ai faite à ta tombe, n'ai-je pas consacré ma vie à l'accomplissement de ton vœu le plus cher? Je t'ai promis qu'à force d'ardeur et de courage je serais digne de la bénédiction que tu m'as donnée en mourant, et j'ai livré trente batailles, et j'ai remporté trente victoires! Je t'ai dit que je ferais à ce pays de si éclatantes destinées, qu'il élèverait au sommet des honneurs l'obscur paysan piémontais, et je suis généralissime, Comte de Carmagnola, Doge de Gênès! Duchesse, tu sais quelle a été ma vie; pourtant ma tâche n'est pas terminée. Je le jure encore, mon épée ne rentrera au fourreau que lorsque j'aurai donné une couronne à ta fille, ta fille qui sera ma femme un jour, parce qu'elle est mon premier, mon seul amour!

BIANCA (*avec feu.*)

Il m'aime, il m'aime!

CARMAGNOLA.

Crois donc en moi, Beatrice: le but n'est plus éloigné.

BIANCA (*avec exaltation.*)

C'est de son amour pour moi qu'est né son génie! Allons, plus un moment à perdre (*elle écarte le rideau, jette dans le salon le billet qu'elle a écrit et disparaît.*)

BRAMANTE (*se retournant.*)

Qu'est-ce? (*il ramasse le papier jeté par Bianca.*) Une lettre au capitaine Bramante; une écriture de femme! Vertudieu! est-ce que ma moustache grise serait encore du goût des Eves de l'endroit? Voyons: «Capitaine, si vous tenez aux jours du Comte de Carmagnola, allez, sans tarder, vous placer, dans l'ombre, en face du premier pilier de l'escalier d'Hercule: il doit être frappé là, après son entrevue avec le Duc de Visconti, si le Comte Ericcio ouvre la fenêtre du salon des Visconti: c'est le signal.» Pas de signature.

CARMAGNOLA.

Quelle lecture peut t'absorber ainsi, mon brave Bramante? est-ce que, d'aventure, tu ferais encore la guerre aux femmes, et serait-ce un traité de capitulation?

BRAMANTE.

Lisez: une main mystérieuse vient de me jeter là cette étrange missive.

CARMAGNOLA (*après avoir lu.*)

Ah! on pousse l'audace à ce point! Je m'étais trompé, Bramante, Visconti est plus infâme encore que je ne le pensais. Pauvre impuissant qui, ne pouvant obtenir un secours de son génie, appelle à lui l'aide d'un misérable bravo! Eh! bien, cela hâte mes projets. Voyons, d'abord, si tous les nôtres sont là..... (*il va à la terrasse avec Bramante.*)

(*Le Duc Philippe Marie de Visconti et Ericcio entrent de gauche.*)

SCENE IV.

Les mêmes, LE DUC—ERICCIO.

ERICCIO.

Songez-y, Duc: c'est une suite royale que la sienne; on n'étale pas sa puissance avec plus d'insolence: c'est un danger réel que cette popularité....

LE DUC.

N'ai-je pas trouvé le moyen de la neutraliser, et François Sforza.....

ERICCIO.

Oh! ne transigeons pas, Duc; pour arrêter un pareil torrent il faut des moyens violents.

LE DUC.

Ericcio, votre politique sanglante m'a déjà couté bien des complications, laissez-moi.

ERICCIO.

Mais songez, Duc, qu'il ne s'agit que d'un geste, ouvrir cette fenêtre... et toutes vos craintes dans l'avenir s'évanouissent, et cet homme disparaît.....

LE DUC.

Assez sur ce sujet, vous dis-je, et annoncez le Duc de Visconti au comte de Carmagnola.

ERICCIO (*à part*).

Non, non, cet homme ne vivra pas, car sa vie à lui c'est ma condamnation à moi! (*Se dirigeant vers Carmagnola*). Le Duc Philippe Marie de Visconti.

CARMAGNOLA (*redescend la scène, s'incline et dit bas à Bramante*).

Laisse nous.

(*Bramante sort.*)

SCENE V.

CARMAGNOLA, LE DUC, ERICCIO.

LE DUC.

Soyez le bien venu, Comte; je suis heureux de vous accorder l'entrevue que vous m'avez fait demander.

CARMAGNOLA.

Sa Majesté est trop bonne.

LE DUC.

Personne n'est de trop ici?

CARMAGNOLA.

Personne: le seigneur Ericcio peut entendre ce que j'ai à vous dire.

LE DUC.

Je vous écoute.

CARMAGNOLA.

Duc, j'ai appris la franchise dans les camps, et je ne prendrai pas de détours avec vous. Je ne vous cacherai donc pas qu'il se propage de singulières rumeurs en Lombardie. On dit que, n'estimant à rien les quelques succès que j'ai pu obtenir et le sang que j'ai prodigué pour vous, vous méditez de m'exiler de la cour et du pouvoir: on annonce enfin ma disgrâce prochaine.

ERICCIO (*à part*).

Diable! il attaque de front, c'est dangereux.

LE DUC.

Et vous avez pensé.....

CARMAGNOLA.

Sa Majesté remarquera que je ne fais que répéter. On assure que mon successeur est déjà choisi; on désigne même ce successeur, et savez-vous qui l'on nomme? Un de mes plus ardents ennemis, un serviteur de Jeanne de Naples, François Sforza, qui ne peut me pardonner les célèbres échecs de son père.

LE DUC.

Comte, la calomnie a des ailes puissantes, et il est bien difficile d'en arrêter le vol. Mais, une fois encore, vous n'avez pas cru....

CARMAGNOLA.

Non, Duc, je n'ai pas cru qu'un Visconti pût méconnaître à ce point les services du passé; je n'ai pas cru qu'un Duc de Milan pût descendre de sa grandeur, permettre (*regardant Ericcio avec mépris*) à je ne sais quelle basse influence de cabinet d'agir sur lui, et de lui faire rendre le mal pour le bien; je n'ai pas cru surtout à ce bruit, qui a circulé, que les portes du palais de Visconti ne me verraient plus sortir vivant; que l'on m'attirait ici, lâchement, dans un piége indigne!

LE DUC (*à part.*)

Oh! Ericcio!

ERICCIO (*à part.*)

Que dit-il?

LE DUC.

Comte, il y a dans ce langage quelque chose d'offensant pour moi.

CARMAGNOLA.

Aussi, ne le répète-je que pour le démentir, et je viens avec la calomnie vous porter le moyen de la détruire.

ERICCIO (*bas au Duc*).

Sire, prenez garde à cet homme!

LE DUC (*bas à Ericcio*).

Silence! (*Haut.*) Et ce moyen, quel est-il?

CARMAGNOLA.

Duc, vous m'avez dit souvent que je pouvais tout vous demander.

LE DUC.

J'ai dit cela et je le répète. Vous avez jeté sur mon règne un éclat dont la Lombardie resplendira longtemps. En trois ans, vous m'avez gagné plus de batailles que tous mes généraux unis en dix ans; vous avez abattu les Braccio, les Malateste, tous ces hommes enfin qui, jusqu'à vous, semblaient avoir fait un pacte avec la victoire; vous avez été grand entre tous, et Dieu seul peut récompenser justement le génie.

CARMAGNOLA.

Eh! bien, Duc, vous pouvez, comme Dieu, me donner une de ces récompenses qui paient de tout. Duc, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille.

ERICCIO (*à part*).

Que dit-il?

LE DUC.

La main de ma fille! Vous l'aimez donc?

CARMAGNOLA.

De toutes les forces de mon être.

LE DUC.

Comte, c'est mon vœu le plus cher que vous comblez. (*A part.*) Ainsi, son dévouement m'est assuré.

CARMAGNOLA.

Eh! quoi, vous acceptez.... vous m'élevez jusqu'à vous?

LE DUC.

Comte, votre portrait, ajouté à cette galerie, rappellera au monde l'une des plus belles illustrations de ma famille....

CARMAGNOLA.

Mille grâces, Duc. Donc, la main de votre fille....

LE DUC.

Sur le Saint Evangile, je jure de vous la donner.

ERICCIO (*à part*).

Je suis vaincu !

CARMAGNOLA.

Un mot de plus, Duc, et pardonnez-moi si je me fais encore l'écho d'un bruit, mensonger comme le premier.

LE DUC.

Parlez.

CARMAGNOLA.

On dit que la princesse Bianca n'est pas votre seule fille....

LE DUC (*à part*).

Grand Dieu !

CARMAGNOLA.

On affirme même, et voyez jusqu'où peut aller la folie, qu'elle n'est pas née de la Duchesse Béatrice, qu'elle est l'enfant de je ne sais plus quelle aventurière, Azzoletta, je crois.

LE DUC (*troublé*).

Comte, avouez que vous ne me ménagez pas l'outrage.

CARMAGNOLA.

Sire, je m'en indigne ainsi que vous, car on a eté jusqu'à prétendre que votre enfant légitime, née le même jour que la princesse Bianca, avait été enlevée, d'après vos ordres, par un homme vendu à vous depuis longtemps, du nom..... d'Ericcio.

ERICCIO.

Calomnie, mensonge !

LE DUC (*à part*).

C'est le démon que cet homme !

CARMAGNOLA (*dominant Ericcio du regard*).

Que cet Ericcio l'avait confiée, comme une enfant trouvée, à un certain fermier du Piémont, nommé Piétro Bussoni, et que le fils de ce Bussoni, devenu depuis un homme de quelque importance, et ayant découvert le secret fatal, menaçait de le jeter sur le pays comme un brandon de discorde, comme un appel à la guerre civile.

LE DUC (*à part*).

Oh ! l'abîme s'entr'ouvre !

ERICCIO.

M. le comte, le mensonge qui se cache dans l'ombre ne me fait pas peur.

CARMAGNOLA (*bas à Ericcio*).

Silence, infâme ! Avez-vous donc oublié le petit pâtre de la prison de Milan ?

ERICCIO (*à part.*)

Oh ! la fatalité !

LE DUC (*à part*).

Ma langue se glace....

CARMAGNOLA.

Je demande pardon au Duc de lui redire de si tristes choses.... Mais Sa Majesté paraît souffrir.

LE DUC.

Oui, vous m'avez fait bien mal, comte, et puis, le travail, la chaleur de cette brûlante journée....

CARMAGNOLA.

En effet.... l'air fera renaître Sa Majesté, et en ouvrant cette fenêtre.... (*ces derniers mots sont bien marqués.*)

ERICCIO (*à part avec joie*).

C'est lui qui se tue !

LE DUC (*arrêtant précipitamment le mouvement du comte*).

Non, non ! je suis mieux.

CARMAGNOLA (*à part*).

Il a peur, il est vaincu. (*Haut.*) Puisque Sa Majesté est remise, qu'elle me permette d'achever. Vous comprenez, Duc, que, pour notre repos à tous deux, il faut que cette affaire soit éclaircie, et que les calomniateurs soient terrassés par les preuves écrasantes que vous leur produirez. Car, supposez que la chose fût vraie....

LE DUC.

Comte, vous abusez étrangement de la faveur qui vous entoure.

CARMAGNOLA.

Ce n'est qu'une supposition, Majesté. Supposez donc que la chose fût vraie, et que j'eûsse épousé la princesse Bianca ; qu'adviendrait-il ? La véritable héritière des Visconti reviendrait nécessairement un jour, ferait valoir ses droits, et, la princesse et moi, nous serions chassés, comme de vils aventuriers.

LE DUC.

Je ne descendrai pas jusqu'à des preuves; j'attendrai que la calomnie jette le masque et se montre au grand jour.

CARMAGNOLA.

Mais cependant.... (*On entend des murmures.*)

ERICCIO (*qui est allé à la terrasse*).

Sire, il se passe ici quelque chose d'étrange....

LE DUC (*courant à la terrasse*).

En effet, on se presse, on s'agite.... on murmure. (*à Carmagnola*). Comte, pourriez-vous me dire la signification de tout cela ?

CARMAGNOLA (*après avoir jeté un coup d'œil sur la terrasse*).

Qu'ai-je vu ?

LE DUC.

A votre tour, comte, vous pâlissez, vous semblez troublé... (*Ils redescendent la scène.*) Vos plans sont-ils mal combinés, et craignez-vous qu'ils n'échouent ?

CARMAGNOLA.

Sa Majesté se trompe ; il n'y a pas ici de plans déjoués, et je ne tremble pas. Mais qu'elle ne rie pas trop de ce qu'elle croit être de la frayeur chez moi. Il est de ces mouvements dont on n'est pas le maître; et quel est celui qui peut affirmer qu'en retournant la tête, il ne sera pas terrifié par quelque fatale apparition ? (*Sur ces mots, Michaéla a paru au fond de la terrasse; le Duc s'est retourné, et, en la voyant, a poussé un cri, et est tombé anéanti dans un fauteuil.*) Et

tenez, Duc, vous-même, voilà que votre sang se glace ; voilà que votre tête se trouble, que vos forces vous abandonnent, et tout cela devant une femme ! (*Michaéla est vêtue de noir, exactement comme Béatrice, au premier acte, et porte sur la poitrine une croix blanche. Elle se pose en face du Duc et le regarde fixément.*)

SCENE VI.

Les mêmes, MICHAELA.

LE DUC. (*à part*)

Ce visage.... c'est une vengeance du ciel.... c'est un spectre !

ERICCIO. (*à part.*)

Béatrice, Béatrice !

CARMAGNOLA (*bas à Ericcio.*)

N'est-ce pas que c'est une ressemblance frappante et qui va vous perdre ?

LE DUC.

Quelle est cette femme ?

MICHAELA.

Qui je suis, Monseigneur ? Demandez-le à cette foule qui vient de s'incliner devant moi ; demandez-le aux gardes de votre palais qui m'ont fait place ; demandez-le à vous même, enfin, que la terreur et le frisson gagnent déjà !

LE DUC (*se remettant peu à peu.*)

Rendez grâce à votre qualité de femme ; à elle seule vous devez de n'être pas déjà punie !

MICHAELA.

J'ai le droit de vous parler ainsi, Duc, et vous le savez bien. Vous avez frémi en me voyant, Majesté ; vos regards se sont baissés sous les miens ; le vertige s'est emparé de vous, car vous avez cru voir apparaître, ici, le fantôme de votre femme, de Béatrice de Tenda !

LE DUC.

Enfin, que voulez-vous ?

MICHAELA.

Duc, il y a quatre ans de cela, sur cette même place que domine ce palais, vous avez donné une fête sanglante à votre peuple ; il y a quatre ans, vous avez fait tomber sous la hache du bourreau la tête de celle qui portait dignement votre nom. Eh bien ! depuis ce temps, le sang versé crie vengeance, et puisque vous n'entendez pas les morts et leurs voix mystérieuses, c'est une vivante, c'est moi qui viens vous dire : Sire, rappelez-vous ! Duc, vous avez offensé la justice des hommes, en immolant une créature toute d'innocence ; vous avez insulté à la majesté de Dieu, en brisant le lien qui, devant les autels, vous unissait à Béatrice de Tenda ! Sire, rappelez-vous !

LE DUC.

Prenez-y garde, madame, la colère s'amasse en moi ; elle pourrait éclater, et craignez-en les effets !

MICHAELA.

Je ne crains pas votre colère, vous le voyez bien, puisque, faible femme, je me présente ainsi devant vous. Je vous le dis encore, Monseigneur, j'ai le droit de vous parler ainsi ; j'ai le droit de vous faire souffrir aussi, vous qui avez voulu condamner ma vie, vous qui m'avez chassée de mon berceau ; j'ai le droit de faire valoir mes titres, de dire au monde qu'après vous, je suis la première ici, car je suis la véritable Duchesse de Visconti !

LE DUC.

J'écoute avec patience, vous le voyez.... Madame, mais j'attends bientôt la fin de pareille comédie.

MICHAELA.

Non, non, ce n'est pas une comédie ! Ceux qui vont mourir n'outragent pas la vérité, en face de Dieu. Si vous doutez de mes paroles, écoutez ce qu'a écrit ma mère expirante: (*Elle lit le parchemin.*) « Ma fille, je vais » mourir, mourir sans t'avoir connue, sans » t'avoir pressée dans mes bras. Ne crois ja- » mais ceux qui te diront que je fus coupa- » ble. Ma fille, un crime de ton père t'a ar- » rachée à ta véritable mère ; tu as été re- » cueillie par un fermier du Piémont. Si ja- » mais celui, auquel je confie ce parchemin, » te retrouve, tu sauras que tu es l'héritière » des Visconti. Je meurs ; adieu, mon en- » fant ! adieu, toute mon âme ! pense quel- » quefois à ta mère !.... Garde cette croix » qu'elle te transmet et qui l'a soutenue au » milieu de la torture.... L'homme qui va » mourir avec moi, Michele Orombelli périt, » parcqu'il avait le secret du Duc. C'est lui » qui t'a enlevée à moi, par l'ordre d'un vil » serviteur du Duc, ton père : le comte » Ericcio. Adieu ! sois digne du nom que je » te laisse, et que tu feras consacrer un » jour. »

« BEATRICE. »

LE DUC.

Imposture que tout cela ! A la face du ciel et de la terre, je démentirai cet écrit....

MICHAELA.

Et, démentirez-vous l'écriture de la Duchesse, le témoignage de celui qui a reçu sa révélation ; ferez-vous que le ciel n'ait pas écrit sur mon visage, et en traits frappants encore, que je suis la fille de Béatrice ; ferez-vous que le vieillard, à qui l'on m'a remise, ne reconnaisse pas celui qui m'a volée à mon berceau ? Duc, toute votre puissance échouera dans cet effort, et c'est un abîme que vous creusez sous vos pas !

LE DUC.

Madame, je sais déjà tous les détails de cette histoire, que l'on a inventée pour me perdre, et vos menaces ne feront pas que je renie ma fille, ma seule fille, la princesse Bianca.

MICHAELA.

Soit, Monseigneur ; reniez votre enfant, chassez-la de cette demeure qui devait être

la sienne..... Mon dieu! ma vie à moi a été heureuse jusqu'ici! Le ciel m'a donné une famille, qui m'a fait croire à un palais dans une chaumière. Je ne viens donc pas vous demander un titre et de l'or; je ne viens pas vous demander un Duché.

CARMAGNOLA (*à part*).

Que dit-elle?

MICHAELA.

Je viens vous demander plus que cela; je viens vous supplier à genoux de réhabiliter la mémoire de ma mère; de dire ce qu'elle fut, la plus dévouée des femmes, la plus noble des duchesses. Faites cela, monseigneur, faites cela et je tâcherai d'oublier que mon père m'a bannie de chez lui, m'a déshéritée, et ma mère dormira peut-être tranquille dans sa tombe.

LE DUC.

Assez. Je comprends trop ce que l'on médite, je vois d'où part le coup (*regardant Carmagnola*). Un ambitieux veut se faire un piédestal de la calomnie et me dépouiller de mon trône, n'est-ce pas comte de Carmagnola?

CARMAGNOLA.

Le Duc fait trop d'honneur à mon intelligence, s'il me croit capable de préparer mes projets de si loin. Mais, puisqu'il s'adresse à moi, c'est à moi à lui répondre. Duc, vous n'avez pas été touché des larmes de cette enfant, et cependant, elle vous a parlé comme une sainte. En cela, c'est encore la fatalité qui vous poursuit. Pourtant, j'ai reçu de vous une parole sacrée et, j'en réclame l'exécution.

LE DUC.

Je vous ai promis la main de la princesse Bianca.

CARMAGNOLA.

Vous m'avez promis la main de votre fille, de l'héritière du Duché de Milan, et la voici! (*Il désigne Michaéla.*)

LE DUC.

Comte, vous oubliez qui je suis!

MICHAELA (*bas*).

Tais toi, tais toi, ils te tueront!

CARMAGNOLA (*fièrement.*)

Qui vous êtes? Oh! ne me forcez pas à vous le dire, car, moi aussi, j'ai le droit de vous parler franchement. Majesté, à l'heure qu'il est, votre titre de Duc régnant de Milan est impuissant contre moi; vous avez pour vous l'éclat de la naissance, moi j'ai les services du soldat. J'ai combattu quatre ans pour vous; je me suis fait votre serviteur le plus fidèle; j'ai fait parvenir votre nom à tous les bouts du monde, en l'entourant d'une auréole de gloire! Eh! bien, par grâce, et au nom de tout cela, ne vous écartez pas de cette route de l'honneur où marchaient implacablement vos aïeux!

LE DUC.

Vous êtes atteint de folie... Ericcio, que cette femme sorte d'ici!

MICHAELA (*se réfugiant dans les bras de Carmagnola*).

Francesco, Francesco, j'ai peur!

CARMAGNOLA (*arrêtant Ericcio.*)

Un pas de plus, Ericcio, et c'est fait de toi! (*au Duc*) Insensé! mais regardez donc cette armée de soldats fidèles, groupée autour de ce palais; un geste de moi, et ils seront tous ici!

MICHAELA (*bas*).

Tu te perds!

ERICCIO (*bas*).

Ah! cette fois la fenêtre s'ouvrira!

LE DUC.

Ah! vous jetez enfin le masque!

CARMAGNOLA.

Oui, parlons à visage découvert! Aussi bien, il y a trop longtemps que la haine bouleverse mon âme; il faut qu'elle éclate en liberté! Oui, la haine! Duc, il y a quatre ans, Dieu vous a envoyé un jour fatal. Ce jour là, vous avez flétri un homme sous un coup de houssine; ce jour là, vous avez fait mourir une femme sous un coup de hâche: cette femme, c'était la mère de Michaëla; cet homme, c'était le comte de Carmagnola, le fiancé de la Duchesse de Visconti! Voulez-vous effacer la flétrissure, voulez-vous effacer le crime?

LE DUC.

Sortez, sortez, vous dis-je?

CARMAGNOLA.

Mais songez que j'aime cette enfant; songez que, pour lui rendre son bien, j'ai quitté la veste du berger, j'ai voulu arriver à la couronne comtale, à l'anneau de Doge! Duc, ne me forcez pas à embrâser la Lombardie d'un mot; car on croira à la vérité que je proclame, car elle est bien votre enfant, et tout à l'heure, il m'a semblé que ces noble portraits se détachaient de leurs cadres, pour saluer Michaëla; il m'a semblé que la Duchesse Béatrice déchirait ce voile funèbre, comme je le fais ici, et étendait ses mains sanglantes pour bénir son enfant! (*il a arraché le voile du portrait.*)

MICHAELA (*pleurant*).

Ma mère, ma mère! Ah! mon père, grâce pour elle!

LE DUC.

Je ne vous retiens plus.

CARMAGNOLA.

Pas de larmes devant cet homme, Michaëla! Partons!... Adieu, Duc; vous avez voulu la guerre, vous en aurez une terrible! L'Italie est le pays des volcans... prenez garde d'en faire bientôt éclater un sous vos pieds! (*Carmagnola et Michaéla sortent*).

SCENE VII.

LE DUC, ERICCIO, *puis* BRAMANTE *et des soldats.*

LE DUC.

Oh! comme cet homme m'a outragé!

ERICCIO (*vivement*).

Duc, dois-je ouvrir cette fenêtre?

LE DUC (*de même*).

Ai-je donc besoin de te dire qu'il faut que cet homme meure ?

ERICCIO (*s'élançant à la fenêtre et l'ouvrant*).

Enfin! Ah! tremble, maintenant, insolent gardeur de troupeaux! Si haut que tu sois placé, tu vas tomber et te tuer dans ta chûte! (*Il écoute.*) Rien encore.

LE DUC (*avec anxiété*).

Rien!

Long silence.

ERICCIO.

C'est étrange!

LE DUC.

Ecoute!....

ERICCIO (*avec désespoir*).

Rien, toujours rien!

(*Bramante entre précipitamment.*)

SCENE VIII.

Les mêmes, BRAMANTE.

BRAMANTE.

Vous attendez en vain, Messeigneurs!

ERICCIO.

Bramante!

LE DUC.

Que dit cet homme?

BRAMANTE.

Je dis que vous avez voulu assassiner mon maître, et que je l'ai sauvé, moi!

LE DUC *et* ERICCIO.

Sauvé!

BRAMANTE.

Oui, sauvé! voyez! (*Il va vers la fenêtre.*) Il traverse la place avec la Duchesse, et la véritable Duchesse de Visconti! Ecoutez: on le salue d'acclamations, et l'on vous jette des malédictions à vous! Vous l'entendez; c'eut été dommage de laisser agir le poignard d'Ascanio!

LE DUC (*à Ericcio*).

Ericcio, vous êtes mon mauvais génie!

ERICCIO (*à Bramante*).

Et Ascanio, vous l'avez tué?

BRAMANTE.

Un misérable instrument, gagné au crime pour quelques sequins! Non pas; je l'ai gardé comme témoin, et à cette heure, il vous accuse devant l'armée.

ERICCIO (*à part*).

Tout est perdu!

CRIS AU DEHORS.

Vive le Comte de Carmagnola!

LE DUC.

Mais c'est un véritable soulèvement.

BRAMANTE.

Non, c'est mieux que cela, c'est votre chûte! Regardez, il se dirigent de ce côté; ils arrivent au palais; ils en font tomber les portes; ils désarment vos gardes, qui résistent encore, et pendant ce temps, Carmagnola triomphe, et vous Duc, vous tremblez de peur!

LE DUC.

Une arme, une arme!

BRAMANTE.

Et qu'en feriez-vous contre tout un peuple révolté? Allons, allons, rassurez-vous; Duc de Milan, Comte Ericcio, un soldat veut bien vous pardonner vos crimes, un soldat veut bien vous sauver! (*Des soldats entrent en foule.*)

LES SOLDATS.

A mort, à mort!

BRAMANTE.

Soldats, au nom du Comte notre chef, je vous demande la vie de ces deux hommes, et nul n'arrivera à eux sans me passer sur le corps! (*au Duc et à Ericcio*) Allez, fuyez, au plus vîte.

LE DUC (*à part*).

Oh! cet homme! si jamais je le tiens en mon pouvoir! (*à Ericcio*). Venez. (*Tous deux sortent par la porte masquée; les soldats veulent s'élancer à leur poursuite.*)

BRAMANTE (*les arrêtant*).

Plus un pas! Voyez comme Dieu punit ceux qui versent le sang!

(*La toile tombe.*)

ACTE TROISIEME.

SIXIÈME TABLEAU.

LE DANGER DE SE TROMPER DE VERRE.

Le théâtre représente un salon somptueux chez le Duc de Pisani : ce salon s'ouvre entièrement, dans le fond, sur une terrasse d'où l'on aperçoit le panorama de Venise ; à gauche, sur le devant de la scène, une longue table est placée obliquement ; le salon est éclairé par des lustres.)

—o—

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE PISANI, LE COMTE DE LASCARIS, (*sur la terrasse.*) *Invités*, (*circulant en tous sens.*)

LASCARIS (*à Pisani*).

Oui, Monseigneur, je viens de faire le tour du monde et, ainsi que je vous l'ai dit, j'ai eu l'honneur de rencontrer votre fils aux Indes. Il aime, comme moi, l'imprévu, les aventures: aujourd'hui, il est à Golconde, demain à Madras, à Siam, que sais-je ? Ainsi que moi, il chasse tantôt le tigre du Bengale, tantôt l'éléphant de Ceylan : il muguette un jour avec les blondes filles de l'Angleterre, un autre jour, avec les teints bronzés d'Alexandrie. Demain, je m'empresserai de vous transmettre le message dont il m'a chargé pour vous.

PISANI.

Mille grâces, M. de Lascaris. Mon fils est un de ces voyageurs fanatiques, tellement pressés de faire du chemin, qu'ils s'inquiétent peu de la saison et du vent. Il s'embarquerait volontiers sur une planche, plutôt que de rester un mois sur le même point du globe. Aussi, par suite de cette manie vagabonde, c'est à de forts longs intervalles que je reçois de ses nouvelles, et ceux qui m'en apportent sont toujours les bienvenus.

LASCARIS

Maintenant, Duc, permettez que je prenne congé de vous....

PISANI.

Non, non, comte, je ne vous laisserai pas partir ainsi. Vous le voyez, c'est fête, cette nuit, au palais Pisani. Regardez ces gondoles sans nombre, qui courent comme des sylphes sur la lagune; tous ces feux, qui se promènent sur l'eau, vont s'arrêter ici....

LASCARIS.

Votre fête sera splendide, j'en suis sûr, Duc; mais, si son luxe éblouissant m'engage à demeurer, la fatigue d'un long voyage me conseille de me retirer.

PISANI.

Ce dernier avis n'est pas de mise, et vous ne le suivrez pas, comte. D'ailleurs, je compte parmi mes invités un grand nom, un homme qui occupe le monde entier, et que vous ne serez pas fâché de voir.

LASCARIS.

Et qui donc?

PISANI.

Le comte de Carmagnola.

LASCARIS.

Duc, vous tendez un piège à ma curiosité de voyageur, et je m'y laisse prendre. Oui, vous avez raison, c'est une grande figure que celle là : on raconte de cet homme des choses merveilleuses.

PISANI.

Laissez faire, l'histoire en enrégistrera bien d'autres : il n'en est encore qu'à la préface de sa vie. Passé du service de Milan à celui de Venise, il traînera Visconti jusqu'aux pieds de Foscari. Le comte ne pardonnera jamais au Duc Philippe de n'avoir pas reconnu certains droits.....

LASCARIS.

Oui, on m'a dit cela: une fille légitime que le Duc a voulu sacrifier à une fille naturelle.....

PISANI.

Qu'il vous suffise de savoir que Carmagnola aime l'enfant légitime, et vous jugerez de ce que tentera son génie surexcité par l'amour. Je vous l'affirme, d'importants événements se préparent, et le Sénat, qui vient de donner à Carmagnola le commandement des forces de terre et de mer, y trouvera son compte. Si Carmagnola réussit, les droits de cette enfant, reniée par Visconti, seront reconnus; Venise offrira au comte l'investitive du Duché de Milan, et s'assurera ainsi une alliance puissante.

LASCARIS.

Tout cela est fort bien entendu, et, si la Providence ne la traite pas trop mal, Venise va toucher au plus haut de la grandeur. Mais vous le savez, Duc: tout est fragile ici bas; souvent, un petit détail est oublié fatalement par les plus éminents politiques; souvent, un grain de sable vient renverser le char du triomphateur.

PISANI.

A tort ou à raison, Comte, je crois que le char, qui porte Carmagnola et sa fortune, fournira toute sa carrière.

LASCARIS.

Dieu vous entende!

(*Acclamations au dehors*).

PISANI.

Et tenez, écoutez ces acclamations, c'est lui. Permettez que j'aille au devant de mon hôte. (*Pisani disparaît un moment*).

CRIS (*au dehors*).

Vive Carmagnola!

LASCARIS (*seul*).

Insensé! enivre toi bien de gloire, savoure bien ce triomphe qu'ils te font, car ce triomphe là sera le dernier!

(*Entrent Carmagnola, Bramante et une foule d'invités, qui se répandent dans les salons.*)

SCENE II.

LASCARIS, PISANI, CARMAGNOLA, BRAMANTE, *Invités.*

CARMAGNOLA.

Merci, Messieurs; ils compteront parmi mes plus glorieux souvenirs ces témoignages d'affection, prodigués par des hommes tels que vous.

BRAMANTE (*à part, apercevant Lascaris*).

Ah! ah! Malipierri nous a devancés.

PISANI.

Soyez le bienvenu, Comte.

CARMAGNOLA.

Savez-vous bien, Duc, que votre fête est digne d'un roi?

PISANI.

Digne de vous. Permettez-moi, Comte, de vous présenter un nouvel ami, le descendant d'une belle souche Florentine, le comte de Lascaris.

(*Les deux hommes s'inclinent.*)

BRAMANTE (*bas à Carmagnola*).

C'est mon homme.

CARMAGNOLA (*bas*).

Ah! c'est lui....

PISANI.

Un grand nom et un grand voyageur.

LASCARIS.

Qui, si loin qu'il aille, arrivera toujours après la renommée qui emporte partout votre nom, Comte.

CARMAGNOLA (*tendant la main à Lascaris, et avec une intention marquée*).

C'est la premlère fois que je touche cette main loyale; mais, j'ai déjà beaucoup entendu parler du comte de Lascaris.

LASCARIS (*à part*).

Ah! çà, il n'a pas les idées présentes; qui diable peut lui avoir parlé de moi?

BRAMANTE (*bas à Carmagnola*).

Général, un geste, et j'envoie le Lascaris à la lagune rejoindre ses aïeux!.....

CARMAGNOLA (*bas*).

Non, l'autre moyen vaut mieux.

BRAMANTE.

Soit.

(*Pendant cet aparte, Lascaris a causé avec Pisani, et a gagné le fond pour se retirer.*)

CARMAGNOLA (*se retournant.*)

Vous vous retirez, M. de Lascaris?

LASCARIS.

Quelques ordres à donner à mes gens, comte.....

(*Il sort.*)

SCENE III.

Les mêmes, excepté LASCARIS.

PISANI.

Ainsi, Comte, vous connaissiez M. de Lascaris?

CARMAGNOLA.

Duc, c'est un de ces noms que je ne puis oublier, et je savais le rencontrer ici....

PISANI.

Voilà qui est singulier: M. de Lascaris ne comptait pas même parmi mes invités, et le hasard seul, une lettre de mon fils....

CARMAGNOLA.

J'étais donc mieux renseigné que vous; je savais, vous dis-je, qu'il serait ici, cette nuit, eût-il dû, pour arriver dans ce palais, entrer par les fenêtres....

PISANI.

Mais quel intérêt l'y attire donc?

CARMAGNOLA.

Une chose bien simple, Duc. M. de Lascaris, dont je viens de serrer la main, M. de Lascaris, dont la plate courtisanerie m'a fait monter le rouge au front, M. de Lascaris est ici pour m'assassiner.

PISANI (*vivement*).

Vous assassiner, chez moi!

CARMAGNOLA.

Chez vous; et en cela il fait preuve d'astuce. Oh! les voyages forment, voyez-vous. Demain, on dira: le Comte de Carmagnola est mort subitement, la nuit dernière, chez le Duc de Pisani, au milieu d'une fête qui réunissait tout un monde de célébrités. Et comment choisir un coupable parmi ces illustrations? Aussi, le hasard prendra une responsabilité de plus, et le Comte de Carmagnola ne sera pas vengé.

PISANI.

Et vous êtes sûr de cela?

BRAMANTE.

Je l'affirme à votre Seigneurie.

PISANI.

Mais comment savez vous?....

CARMAGNOLA

Ah! mon pauvre Bramante, te voilà embarrassé; te voilà contraint à soulever un coin du voile de tes amours.

BRAMANTE.

Au diable les amours! Voilà ce que c'est. Je ne suis pas très exactement les comman-

dements du bon Dieu, et, je l'avoue à ma honte, j'ai pris maîtresse avant de prendre femme; je crois que ce péché là me sera remis là haut. Or, j'ai l'habitude de rôder autour d'un certain petit bijou vénitien, que je n'aurais pas l'indiscrétion de vous nommer, si son nom, adorable de grâce comme elle, ne donnait pas envie de le prononcer : Ugoline. Votre prétendu comte de Lascaris n'est autre que le frère de ma belle, mon beau frère donc, et j'en demande humblement pardon à ma famille. Lascaris est un homme multiple, s'il en fut jamais; aujourd'hui, il est comte, demain il sera mendiant; aujourd'hui, il est Duc, Amiral, demain il sera messager galant, gondolier, bravo, selon le besoin que l'on aura de ces titres et de ces qualités. Cette nuit, la qualité de voyageur lui allait; c'était un excellent moyen de s'introduire ici. Quant à ses aieux, si jamais ils ont dominé la foule, c'est que le gibet les aura élevés au dessus d'elle. Donc, hier, je me trouvais dans la chambre de mes pêchés, chez Ugoline, lorsque, dans l'appartement contigu, j'entendis du bruit. C'était Lascaris, accompagné d'un certain personnage, que je ne vois jamais sans frémir: le Comte Ericcio, l'ambassadeur de Milan. Le meilleur procédé pour bien entendre étant d'écouter, j'écoutai, et j'appris alors un complot infâme. Le Duc de Visconti, qui pressent l'avenir, le Duc de Visconti faisait proposer à Lascaris de se rendre à la fête du Duc de Pisani, et d'en finir là avec le Comte de Carmagnola.

(*On commence à servir le repas.*)

PISANI.

Et par quel moyen?

BRAMANTE.

Oh! un moyen fort ingénieux. A minuit, pendant que vos invités seront à festoyer, une gondole, garnie de fleurs et de musiciens, s'arrêtera sous ce balcon : les fanfares éclateront, le nom du Comte sera acclamé ; celui-ci et tous les convives quitteront la table pour saluer les visiteurs, et pendant ce temps, Lascaris ou plutôt Malipierri, car c'est là son nom maudit, versera dans la coupe du Comte un de ces poisons dont il a le secret, et le Duc de Milan sera vengé, voilà tout.

CARMAGNOLA.

Silence! c'est lui. (*Au Duc*) Je vous en prie, Duc, pas un mot de tout ceci, et surtout pas de craintes : tout mon plan est arrêté.

PISANI.

Le voici.

(*Entrent Lascaris et des invités.*)

SCENE IV.

Les mêmes, LASCARIS, *Invités.*

LASCARIS.

Vrai Dieu! duc de Pisani, c'est un monde que votre palais; il faudrait presque en avoir la carte pour s'y retrouver.

BRAMANTE (*à part.*)

Le sacripant, l'admirable comédien! Pardieu, frère et sœur sont bien la fine fleur de leur espèce!

PISANI.

L'heure s'avance, Messieurs; les vins s'impatientent dans leurs flacons, faisons quelque chose pour eux, et donnons leur la liberté ; à table.

(*On s'attable : Carmagnola est placé en face du public, à droite de Pisani, Lascaris à sa gauche; Bramante est le plus rapproché du public, à l'extrême gauche de la table.*)

CARMAGNOLA (*buvant.*)

Peste! les beaux captifs, et comme la prison leur a fait du bien.

BRAMANTE.

Ah! général, quel grand homme devait être ce Noé, l'inventeur de la liqueur ici présente! Ah! ça, il était Italien, au moins?

CARMAGNOLA.

Pas précisément, mon brave Bramante.

PISANI (*à Lascaris*).

Allons, mon grand voyageur, emplissez votre coupe, car, ici, il faut faire rasade. Buvons au nouvel enfant, que Venise vient d'adopter: à l'élu du Sénat et des Dix, au généralissime Comte de Carmagnola! (*Tous boivent.*)

CARMAGNOLA.

Merci, messieurs, et l'enfant ainsi reçu rendra à sa mère bienfait pour bienfait.

LASCARIS (*à part.*)

Laisse déborder ton orgueil, fou que tu es ! il n'a plus que quelques minutes à parler. (*Bruit de fanfares; mouvement parmi les invités.*) Enfin!

CARMAGNOLA (*bas à Pisani.*)

C'est le signal.

BRAMANTE (*à part.*)

Et à nous deux maintenant, beau-frère!

(*On entend les fanfares et les cris de :* Vive le Comte de Carmagnola!)

CARMAGNOLA (*se levant*).

C'est mon nom que l'on répète ainsi ; Duc, permettez moi de remercier les amis qui nous arrivent.

PISANI.

Nous faisons tous comme vous, Comte.

(*Tous se lèvent et se rendent sur la terrasse, à l'exception de Lascaris.*)

CARMAGNOLA (*bas à Pisani.*)

Maintenant, soyez attentif et muet.

(*Bramante se retire au fond de la terrasse, et suit des yeux Lascaris. Des fleurs sont jetées de la gondole sur le théâtre ; Carmagnola salue.*)

LASCARIS (*à part, sur le devant de la scène.*)

Va! reçois ces caresses qu'ils donnent à ta vanité : là bas, ce sont des fleurs, ici c'est la mort! (*Il tire de son pourpoint un flacon.*)

CARMAGNOLA (*à demi retourné, bas à Pisani.*)

Voyez-vous?

PISANI (*bas.*)

Oui... (*Lascaris prend la coupe du Comte.*) il prend votre coupe; (*Lascaris y verse le poison*) il verse .... oh! le miserable!

CARMAGNOLA (*bas au Duc.*)

De grâce, pas un mot, pas un geste!

LASCARIS (*à part.*)

La pitoyable chose que la vie! Voilà un homme plus puissant que le Doge, dont l'épée pourrait détruire l'équilibre d'un monde, et cet homme là, moi Malipierri, le lazzarone, l'aventurier, je le renvoie au néant, je le tue, avec trois gouttes de ceci. (*Il remonte la scène, et se dirige vers la terrasse.*)

BRAMANTE. (*à part.*)

A mon tour.

CARMAGNOLA.

Eh! bien, M. de Lascaris, n'êtes-vous pas curieux? Voyez, ce coup-d'œil est superbe.

LASCARIS.

Pardon, Comte, je suis à vous. (*Il se rend sur la terrasse; Bramante redescend vivement la scène et substitue la coupe du comte de Carmagnola à celle de Lascaris; puis il rejoint les invités.*)

LASCARIS.

En effet, l'admirable spectacle!

(*Les fanfares reprennent et bientôt s'éteignent dans le lointain: les invités agitent leurs mouchoirs en signe de salut.*)

PISANI (*à part.*)

Que va-t-il se passer?

BRAMANTE.

Allons, c'est trop dérober de temps au plaisir, à table encore!

(*Tous les convives reprennent leurs premières places, et Lascaris verse à boire*).

PISANI.

A table! Et vous, capitaine, pour mieux fêter encore mon hôte, dites-nous ce chant, que tous répètent aujourd'hui à Venise.

BRAMANTE.

Soit donc, Duc, et pardonnez si les camps ont quelque peu altéré le velouté de mon gosier.

Musique de Mr. EUGENE PREVOST.

I.

Qu'il est le superbe génie
Qui sait vaincre à chaque combat,
Et dont le nom sur l'Italie,
Soleil vivant, jette l'éclat?
Quelle est cette grande nature,
Dont le bras a fait au pays
Une éblouissante ceinture
De tous les lieux qu'il a conquis?

Venise, toute en fête,
A son peuple répète:
Mon héros, il est là!
Regardez, le voilà,
Oui, c'est Carmagnola!

II.

Lorsque la guerre est achevée,
Et que, las de tous ses hauts faits,
Il rend au fourreau son épée
Qui nous vaut la gloire et la paix:
C'est encor pour lui que la brise
Ne murmure que des chansons,
Et que les belles de Venise
Inventent les plus tendres noms!

Chaque femme répète
A son cœur tout en fête:
Mon vainqueur, il est là!
Regardez, le voilà,
Oui, c'est Carmagnola!

LASCARIS.

Reprenez vos coupes, messieurs, et buvez avec moi au génie le plus éclatant de notre époque, à celui qui brille sur tout le pays, comme un soleil nouveau, au Doge de Gênes, au général Comte de Carmagnola!

TOUS.

Au Comte de Carmagnola!

(*Bramante suit des yeux Lascaris qui boit.*)

BRAMANTE (*à part.*)

Allons, le beau-frère avait soif....

PISANI (*bas au Comte qu'il veut empêcher de boire*).

Qu'allez-vous faire?

CARMAGNOLA (*buvant froidement*).

Ne vous ai-je pas dit que mes précautions étaient prises?

BRAMANTE.

Vive Dieu! M. de Lascaris, vous avez une tête de fer, et je vous en félicite. Vous avez vidé d'un trait cette coupe qui débordait. Merci, au nom de mon maître.

LASCARIS.

Capitaine, je n'oublierai jamais cette nuit.

BRAMANTE.

Oui, vous vous la rappellerez même au moment de votre mort, je le crois. Or donc, M. de Lascaris, puisque votre admiration pour le génie est si grande, je dois vous le dire, vous venez de contracter une dette envers moi....

LASCARIS.

Comment cela?

BRAMANTE.

Ecoutez. C'est une vieille superstition du village où je suis né. Là, on croit que quand les lèvres de deux personnes sympathiques ont touché le même verre, à la même heure, un lien mystérieux, éternel doit les unir toutes deux; si bien que, chaque fois qu'une nouvelle amitié se forme, pour la mieux resserrer, les deux amis font échange de leurs coupes.

LASCARIS (*troublé*).

Après....

BRAMANTE.

Eh! bien, M. de Lascaris, j'ai pensé qu'un homme de votre valeur était digne de devenir l'ami du Comte de Carmagnola....

LASCARIS (*balbutiant*).

Et vous avez....

BRAMANTE.

Et j'ai fait une substitution de coupes, et c'est dans la sienne que vous venez de boire.

LASCARIS (*épouvanté*).

Grand Dieu !

BRAMANTE.

Qu'est-ce donc ?

LASCARIS (*pâlissant*).

C'est la coupe du Comte que je viens de vider !

BRAMANTE.

Jusqu'à la dernière goutte. Je ne croyais pas que cet honneur vous valût une si forte émotion....

LASCARIS (*avec rage*).

La coupe du comte ! Enfer, enfer !

CARMAGNOLA.

Qu'est-ce donc, M. de Lascaris ?

LASCARIS.

Oh ! je suis perdu !....

BRAMANTE.

Sans doute, les fatigues d'un long voyage accablent M. de Lascaris, ou peut-être ce vin trop capiteux.....

LASCARIS.

Tais-toi, démon ! le sort te protége.... Oh ! du secours, du secours, et j'avouerai tout !

CARMAGNOLA.

Mais expliquez-vous donc !....

LASCARIS (*entrecoupant ses paroles*).

Eh ! bien, dans cette coupe du Comte j'avais versé.... moi-même.... un de ces poisons terribles qui.... tuent en peu d'instants....

CARMAGNOLA (*avec autorité.*)

Ecoutez-bien cet homme, Messieurs....

LASCARIS.

Oh ! mais vous me sauverez, n'est-ce pas ? Le Duc de Visconti m'avait commandé la mort de Carmagnola.... Et maintenant, maintenant, sauvez-moi !

PISANI.

Cet homme se meurt.

BRAMANTE.

Vous sauver, Lascaris... Ne vous souvient-il donc pas des paroles que vous faisiez entendre hier à Ericcio : le poison que je donnerai au Comte est sans remède....Je me les rappelle, moi !

LASCARIS.

Oui, j'ai dit cela.... et ce n'est que trop vrai.... De l'eau, de l'eau.... de l'air.... la poitrine me brûle.... qui donc éteindra ce feu qui me dévore ?....Ah! j'étouffe.... perdu, perdu, ! (*Il tombe*).

PISANI.

Mort !

BRAMANTE.

C'est le doigt de Dieu, Malipierri!

CARMAGNOLA.

Cet homme est mort, et tous, Messieurs, vous avez entendu son aveu. Eh bien, sur le cadavre de ce malheureux je vous jure qu'avant un mois, je serai mort aussi, ou que je vous aurai livré, pieds et poings liés, celui qui met ainsi aux mains de ses sujets le poignard de l'assassin et la coupe de l'empoisonneur ! A Milan, Messieurs, à Milan !

BRAMANTE (*s'apprêtant à enlever le cadavre de Lascaris*).

En attendant, à la lagune le Lascaris!

(*Le rideau tombe*).

ACTE QUATRIEME.

SEPTIÈME TABLEAU.

LION ET RENARD.

Un salon chez le Duc de Visconti, candelabres allumés.

SCENE PREMIERE.

LE DUC, ERICCIO.

LE DUC (*assis*).

Je vous le dis, Ericcio, la main de Dieu conduit cet homme ; il est né pour ma perte, et il me perdra.

ERICCIO.

Duc, vous êtes sur le trône de Milan; vous avez pour vous votre génie, des armées qui font trembler Venise, et vous parlez ainsi...

LE DUC.

Le trône de Milan, Ericcio, je le sens chanceler sous mes pieds! Mon génie! il s'épuise à trouver un moyen de salut; mes armées sont impuissantes, parceque l'esprit, qui les animait, s'est retiré d'elles. Le corps n'est rien sans l'âme, le fourreau n'est rien sans l'épée. Carmagnola était la puissance qui les précipitait à la victoire, la victoire a suivi Carmagnola.

ERICCIO.

Oubliez-vous que François Sforza est à la tête de vos troupes ?

LE DUC.

Ne nous abusons pas, Ericcio; Sforza n'est pas de la taille du Comte, et mes soldats, qui regrettent les proportions de colosse du chef passé, n'estiment qu'à la valeur d'un nain le chef présent. Ericcio, lorsque, tous les jours, je vois autour de moi surgir des mécontents; lorsque je regarde le Duché de Milan s'amoindrir à toute heure; lorsque je vois Venise grandir; quand nos défaites se répètent sans relâche; quand l'épée de Carmagnola se rapproche de nous, terrible, menaçante, eh bien ! de sombres pressentiments m'assiégent, j'ai peur! Ericcio, j'ai commis deux crimes dans ma vie, et Dieu punit toujours les crimes.

ERICCIO.

Duc, ne laissez pas ainsi le découragement vous gagner; il y va du salut de l'Etat !

LE DUC.

Je te dis que nous touchons à une heure suprême; je te dis qu'il est près d'éclater ce volcan, dont Carmagnola m'a menacé, en me jetant son dernier adieu !

ERICCIO.

Sire, l'avenir est grand, ne doutez pas de l'avenir. Vous vous devez à lui, à vos sujets, à votre fille.

LE DUC.

Ma fille! ne sais-tu pas qu'elle aime cet homme, et que je frémirais, si on lui disait de choisir entre lui et moi. Ma fille! pensée funeste, remords inexorable! il aime l'une de mes enfants, il est aimé de toutes deux ! Je te le répète, Ericcio, en face des événements qui s'accomplissent, j'ai peur!

ERICCIO.

Du moins, n'anticipez pas sur ces événements; attendez les nouvelles de cette bataille dernière qui vient de se livrer. Si les plans de Sforza ont réussi, la route de la Lombardie est à jamais fermée pour Carmagnola, et Venise, à qui il n'aura pas pu donner ce qu'il avait promis, Venise le chassera bientôt, comme on chasse les traîtres, quand ils deviennent inutiles.

LE DUC.

Oui, le résultat de cette journée est décisif.

ERICCIO (*à part.*)

C'est pour nous une question de vie ou de mort.

UN CHAMBELLAN (*entrant.*)

Un messager du Procurateur de Venise.

LE DUC.

Du Procurateur, enfin! Introduisez le messager.

(*Entre Braccioli.*)

SCENE II.

Les mêmes, BRACCIOLI.

BRACCIOLI (*s'inclinant et présentant un pli.*)

Pour le sérénissime duc de Milan.

LE DUC (*reconnaissant Braccioli.*)

Ah! Ah! L'un de mes anciens soldats, aujourd'hui au service de Venise. Je ne vous en fais pas un reproche, Braccioli; je sais que, là-bas comme ici, vous m'êtes dévoué. Mais vous semblez accablé par la fatigue...

BRACCIOLI.

En effet, Sire, quatre-vingts lieues à cheval....

ERICCIO.

Venez. (*à la cantonnade.*) Que l'on veille à ce que cet officier ne manque de rien.

(*Braccioli sort.*)

SCENE III.

LE DUC, ERICCIO.

LE DUC (*après avoir lu le pli*).

Grand Dieu!

ERICCIO.

Qu'est-ce donc? Vous pâlissez.....

LE DUC.

Perdu! perdu! (*Il laisse tomber la dépêche; Ericcio la ramasse et son visage semble s'éclairer, à sa lecture : il donne des marques de joie.*) ....Eh bien! que signifie? A mesure que je pâlis, moi, ton visage s'illumine; à mesure que ma tête se penche, la tienne se relève.

ERICCIO.

Oui, Sire, et lorsque vous me dites: perdu! je vous crie, moi : sauvé!

LE DUC.

Que signifie?

ERICCIO.

Votre Majesté n'a lu que les premières lignes de cette dépêche, lignes terribles, je l'avoue; mais elle a oublié d'en méditer la dernière phrase, phrase pleine de sens et de consolation. Ecoutez plutôt. (*Lisant.*) « La bataille de Malaco est perdue pour nous, Sire; votre armée a été mise en déroute. Cette victoire a cependant créé des mécontents à Venise. Carmagnola avait fait cinq cents prisonniers, tous, ses anciens soldats, et, dans un dangereux accès de générosité, il les a rendus à la liberté. De nombreuses accusations s'élèvent déjà contre lui; on dit qu'il vous sert encore ici; on crie à la trahison, on la voit dans cet acte de pardon.»

LE DUC.

Eh bien! défaite complète.

ERICCIO.

« Dangereux accès de générosité! » Ces mots sont soulignés, Duc. «On dit qu'il vous sert encore ici; on crie à la trahison, on la voit dans cet acte de pardon.» Ne comprenez-vous pas que votre élévation, que votre force sont dans cette chûte qui, tout à l'heure, vous a fait frissonner?

LE DUC.

Parle alors, parle, car je me perds aux mille replis dont tu t'enveloppes. Je te l'ai déjà dit: c'est un pauvre combat que celui du renard contre le lion.

ERICCIO.

Peut-être..... Sire, il n'y a pas à hésiter. Les paroles d'Ugo Simonetta ont une haute portée : «On crie à la trahison!» Venise soupçonne le Comte de vous être resté dévoué. Eh bien! faites que les soupçons de Venise se changent pour elle en une certitude.

LE DUC.

Comment?

ERICCIO.

Il faut que le messager, qui a porté cette dépêche, reparte, à l'instant même, avec une lettre de vous; une lettre adressée à Carmagnola, dans laquelle vous lui direz que vous vous rendez au message qu'il vous a transmis, message créé par votre imagination, qu'importe! Dans cette communication vous ajouterez que vous êtes reconnaissant de l'acte de soumission et de dévouement que vient de vous faire le nouveau généralissime de Venise. Vous lui écrirez, enfin, que le passé est oublié, grâce à la journée de Malaco, et qu'il peut revenir à Milan reprendre son titre et son rang.

LE DUC (*comme frappé d'un trait de lumière*).

Ericcio, Ericcio! Dieu t'a donné une profondeur de pensée devant laquelle je m'incline.

ERICCIO.

Cette missive, cela se devine, n'arrivera pas au Comte; le hasard, aidé par Braccioli, voudra qu'elle soit interceptée par un ennemi de Carmagnola, et remise au Sénat de Venise, par exemple, qui se chargera de la conclusion.

LE DUC.

Oui, c'est un admirable plan que le tien. Seulement, ne soupçonnera-t-on pas le piège? Ce témoignage isolé du duc de Visconti, l'irréconciliable ennemi du Comte, ne trouvera-t-il pas des incrédules?

ERICCIO.

Vous avez peut-être raison; mais il vous reste une excellente ressource. La princesse Bianca aime le Comte, dites-vous? Eh bien! sans lui rien dévoiler de tout ceci, qu'elle écrive sous votre dictée; obtenez, par une ruse quelconque qu'elle ajoute une ligne à votre missive, qu'elle y parle de la lettre de Carmagnola, à laquelle vous parviendrez facilement à lui faire croire : elle aime! Alors, nul doute ne sera possible; le vainqueur de Malaco ne sera plus qu'un vil stipendié du Duché de Milan, dont le tribunal des Dix fera prompte justice.

LE DUC.

Oui, le succès est là. (*il frappe sur un timbre; entre un laquais*). Qu'on prévienne la princesse Bianca que je désire avoir avec elle un moment d'entretien. Ericcio, si cette tentative est heureuse, sur ma couronne ducale, nul autre que toi ne pourra prétendre à la main de ma fille.

ERICCIO (*s'inclinant*).

Sire, tant d'honneur....

LE DUC.

Elle vient. Ah! ce papier.... (*il brûle la dépêche*). (*Entre Bianca.*)

BIANCA.

Vous m'avez fait demander mon père?

LE DUC.

Oui, ma fille; laissez-nous, Ericcio.

ERICCIO (*bas en sortant*).

Vos destinées, Sire, sont entre vos mains. (*Il sort*).

SCENE IV.

LE DUC, BIANCA.

LE DUC.

Ma fille, il me faut envoyer un message d'une haute gravité, et c'est à toi seule que j'ai voulu me confier.

BIANCA.

Je vous écoute.

LE DUC.

Assieds toi ici, prends cette plume, et écris. (*Bianca écrit sous la dictée du Duc*) « Cher comte, le repentir est le rédempteur de toutes fautes. Le vôtre est vrai; votre lettre me l'affirme, votre conduite, après le désastreux combat de Malaco, m'en est garant. Comte, revenez donc à nous franchement, comme je vous appelle. Je ne me souviendrai que de votre gloire. Souffrant aujourd'hui, j'emprunte la main de ma fille pour tracer cette lettre. Bianca est heureuse de l'écrire, car, ainsi que moi, elle attend votre retour.

BIANCA (*étonnée*).

Mais à qui cette lettre est-elle donc adressée, mon père?

LE DUC.

Ne le devines-tu pas? Au Comte de Carmagnola.

BIANCA.

Et vous voulez que j'écrive de semblables choses à celui qui vous a outragé? Permettez-moi de résister à un ordre aussi étrange.

LE DUC.

Je ne te donnais pas un ordre, ma fille, j'exprimais un désir. Au fait, je comprends cette dignité de la femme qui se révolte et ne veut pas faire une seule démarche auprès d'un homme, cet homme occupât-il le monde entier de son nom. Pardonne-moi donc, Bianca, et n'en parlons plus. (*Pause.*) C'est que j'ai reçu de Carmagnola une lettre si pleine de repentir; une lettre dans laquelle il me parle de toi avec tant d'âme, tant de feu, que j'ai pensé pouvoir lui faire grâce en ton nom et au mien, le rappeler à ma cour, et l'éloigner ainsi de projets insensés, mais dangereux pour l'Etat, pour moi, pour toi, Bianca. Mais, enfin, puisque tu refuses, je renonce à mon projet, et une fois de plus, pardonne-moi.

BIANCA.

Voyons, mon père, vous me dites cela avec un ton de dépit, de reproche, ce me semble. Peut-être aussi ai-je été trop vive? Vous avez donc reçu une lettre du Comte?

LE DUC.

Oui.

BIANCA.

Et le Comte de Carmagnola, qui vous détruit vos armées, qui vous enlève vos villes, qui tente de porter la main sur votre couronne, le Comte de Carmagnola dit qu'il m'aime encore?

LE DUC.

Plus que jamais.

BIANCA (*à part.*)

Plus que jamais! (*Haut*) Cela est écrit?

LE DUC.

Cela est écrit.

BIANCA (*à part*).

Il m'aime! (*Haut*) Et cette lettre, vous me la montrerez, n'est-ce pas?

LE DUC.

Ma parole ne te suffit donc plus, Bianca?

BIANCA.

Mon père! interprêter ainsi un simple mouvement de curiosité.

LE DUC.

Il faut alors, ma fille, donner congé à cette curiosité-là, car la lettre n'existe plus.

BIANCA.

La lettre n'existe plus?

LE DUC.

Naïve! mais songe donc à l'importance d'un pareil papier. Lu par d'autres que nous, il pouvait parvenir aux Vénitiens et devenir fatal au Comte. Les traces de tels secrets s'anéantissent sur-le-champ, Bianca; j'ai donc détruit cette lettre, et lorsque tu entrais tout à l'heure, tu as dû voir la flamme qui achevait de la consumer.

BIANCA.

En effet, je me souviens.....

LE DUC.

Je m'en veux presque, maintenant, d'avoir si vîte brûlé ces lignes; à coup sûr, leur éloquence t'eût convaincue mieux que toutes mes paroles. Mais, crois-en ma vieille expérience, c'est un amour profond que celui de Carmagnola.

BIANCA.

Et cependant, cette jeune fille si belle, dont on m'a parlé, Michaéla....

LE DUC.

Enfantillage que cela; amour de jeune âge, vite effacé par un amour sérieux. Carmagnola a renoncé à Michaéla; il me le disait aussi dans cette lettre, que je regrette mille fois à présent.

BIANCA.

Je vous crois mon père, je veux vous croire; et je puis bien vous l'avouer, puisque vous m'y encouragez, l'amour de Carmagnola, c'est le songe le plus doré de ma vie, c'est l'étoile la plus brillante de mon ciel! Oui, mon père, je vous crois, parce que dans cet amour il y a quelque chose de providentiel, et c'est Dieu lui-même qui a voulu m'en faire la révélation.

LE DUC.

Comment cela?

BIANCA.

Vous souvient-il du jour où des motifs de vengeance vous avaient fait poster sur le chemin du Comte un homme qui devait ....

LE DUC.

Oui, je ne l'oublierai jamais, et le ciel a voulu que mon projet ne s'accomplît pas.

BIANCA.

Oui, le ciel en effet! Il m'inspira la pensée de sauver le Comte, et j'y réussis, en lui faisant tenir un billet mystérieux, qui l'instruisait de tout.

LE DUC (*à part.*)

C'était elle!

BIANCA.

Eh bien, mon père, voyez comme Dieu est juste. Au moment où je traçais les lignes qui devaient sauver le Comte, il entrait dans la salle des Visconti, et de la porte masquée, je le vis s'agenouiller devant le portrait de ma mère, et dire à cette chère morte qu'il m'aimait et qu'il n'aurait jamais d'autre femme que votre fille; que par moi, pour moi, il avait su tromper le destin et devenir riche, puissant, de pauvre et obscur qu'il était....

LE DUC (*à part.*)

Pauvre enfant! elle n'a pu comprendre, en effet, que cette promesse, faite à l'ombre de Béatrice, était sa condamnation.

BIANCA.

Oui, mon père, il m'aime, et c'est cet amour qui l'a fait grand entre tous; la passion du cœur a donné la pensée à la tête! Ainsi, s'il revenait jamais, vous me jurez qu'aucune persécution ne l'atteindrait.

LE DUC.

Sur mon épée, je jure que, si jamais Carmagnola rentre dans Milan, il sera l'époux de ma fille bien aimée....

BIANCA.

Merci, merci, mon père! Allons vîte, où en étions-nous? (*Elle reprend la plume.*)

LE DUC.

Ah! Ah! mon gentil secrétaire, voilà que tu t'humanises et que tu es plus pressée que moi, maintenant. Ecris donc: «Bianca, comme moi, demande votre retour ; Bianca ne retirera pas sa main que je mettrai dans la vôtre.» Fort bien, et je signe. (*Il signe.*)

BIANCA.

Est-ce tout?

LE DUC.

Pour mieux conclure, ajoute deux mots en ton nom; je suis sûr qu'ils donneront des aîles au Comte de Carmagnola.

BIANCA.

Oh! maintenant, j'obéis.

LE DUC.

Sans trop de tourment, n'est-ce pas?

BIANCA (*écrivant.*)

«La princesse Bianca promet au Comte de Carmagnola qu'elle ne se montrera pas fille rebelle.» Là, est-ce bien, cette fois?

LE DUC.

Parfait, comme tout ce qui vient de toi. (*Il frappe sur le timbre; un laquais paraît.*) Faites venir le messager de Venise.

(*Entre Ericcio.*)

SCENE V.

Les mêmes, ERICCIO, *puis* BRACCIOLI.

ERICCIO (*bas*).

Eh bien?

LE DUC (*bas*).

Tout a réussi.

ERICCIO (*bas*).

Il est perdu!

BRACCIOLI (*entrant*).

Sire, je suis aux ordres de votre Majesté.

ERICCIO.

Prenez ce message, lieutenant Braccioli, et qu'il soit remis, sans délai, au Comte de Carmagnola.

BRACCIOLI (*surpris*).

Au Comte....

ERICCIO (*bas à Braccioli*).

Silence devant la princesse! Pour elle, c'est le Comte, pour le Duc de Visconti, c'est le Procurateur qui doit recevoir ce message important.

BRACCIOLI (*bas*).

Je comprends. (*haut.*) Cela sera fait, Monseigneur. (*Il sort.*)

ERICCIO (*bas au Duc*).

Sire, vous avez sauvé l'Etat, et le renard a vaincu le lion!

BIANCA (*à part*).

Ericcio, l'implacable ennemi du Comte paraît triomphant....j'ai peur!

(*La toile tombe.*)

HUITIÈME TABLEAU.

LE CAPITOLE ET LA ROCHE TARPEIENNE.

(*Un salon chez Michaëla : une fenêtre à gauche ; au fond une terrasse.*)

SCENE PREMIERE.

MICHAELA.

Oui, j'ai entendu d'ici leurs acclamations ; Venise a salué le vainqueur de Milan, comme autrefois Milan saluait le vainqueur de Venise. Mon père, vous marchez à votre ruine, et votre fille, que vous avez proscrite, votre fille n'a plus même le droit d'aller à vous et de vous montrer le précipice vers lequel vous entraîne votre esprit en vertige. Francesco défend une sainte cause, et Dieu l'éclaire : vous, vous combattez pour une impiété, et Dieu amasse les ténèbres autour de vous! Mon père, mon père, quelle destinée vous êtes-vous donc préparée? Le Comte de Carmagnola, mon bien-aimé, devient chaque jour plus redoutable; tous ses coups sont sûrs, comme s'ils étaient guidés par l'ombre inapaisée de ma mère!

(*Carmagnola entre, sombre, rêveur.*)

SCENE II.

MICHAELA, CARMAGNOLA.

MICHAELA (*apercevant Carmagnola.*)

Francesco, mon cœur t'appelait, et tu l'as entendu.

CARMAGNOLA.

Toujours des paroles d'ange pour me faire croire au paradis sur la terre! Chère Michaëla....

MICHAELA.

Qu'est-ce donc? Je ne l'avais pas remarqué tout d'abord : une pâleur étrange est répandue sur ton visage ; ta voix est altérée, tes yeux s'emplissent de larmes.

CARMAGNOLA.

Oh! les larmes, les larmes sont la rosée bienfaisante du cœur! laisse les miennes couler, Michaëla; mais, hélas!.... les larmes ne vengent pas!

MICHAELA.

Quelles idées lugubres! Pourquoi ce désespoir, pourquoi ces pensées sinistres, au sortir d'un de tes plus éclatants triomphes?

CARMAGNOLA.

Oui, éclatant triomphe, en effet. Michaëla, Venise va te rendre ton nom, Venise va réhabiliter la mémoire outragée de ta mère, Venise va te placer sur le trône de tes aïeux, et en chasser une usurpatrice.... Mais sais-tu ce qui fait que je suis triste encore, lorsque je regarde ce monument immense que mes mains ont élevé? C'est qu'au milieu de toutes les voix, qui jetteront à l'espace ton nom avec des bénédictions, une voix manquera; c'est que, parmi ceux qui cacheront sous des fleurs les pierres de la route que tu vas franchir, je ne verrai pas le plus aimé de tous, celui que ce triomphe eût fait heureux à l'égal des rois : un pauvre vieillard, dont les yeux, eûssent rayonné d'orgueil en te voyant passer!

MICHAELA.

Francesco, que me dis-tu là? Pourquoi notre père, pourquoi Piétro ne sera-t-il donc pas près de nous?

CARMAGNOLA (*suffoquant*).

Pourquoi, Michaëla? Parce que, depuis Jésus, les morts ne sortent plus de leurs tombeaux!

MICHAELA.

Mon Dieu! Pietro est mort....

CARMAGNOLA.

Mort! Je l'apprends à l'instant, au milieu de cette fête ; c'est la goutte de poison jetée au fond de la coupe enivrante!

MICHAELA.

Oui, tu avais raison : tous les enivrements du succès, toutes les satisfactions du triomphe ne peuvent étouffer de pareils regrets. Pauvre père! il avait hâté sa vieillesse, à force de soins prodigués à ses enfants ; il se ruinait dans le travail, afin de leur donner un peu de ce bien-être, qui commence le bonheur; il avait été le compagnon de leur jeunesse, le soutien de leur faiblesse; il avait partagé avec eux le pain de la pauvreté, et voilà qu'il s'en va, lorsque ses deux enfants sont enfin exaucés par Dieu, lorsque l'horizon resplendit pour lui; voilà qu'il s'en va, après avoir pris la plus mauvaise part de cette vie! Ah! oui! Francesco, pleurons, pleurons... (*Longue pause.*) Et quel mal a donc causé cette mort imprévue?

CARMAGNOLA.

Ah! là encore, mon cœur se resserre. On m'a dit que ses voisins s'étaient alarmés en voyant, plusieurs jours, la porte de sa chaumière fermée. Après quelques hésitations, ils se décidèrent enfin à y pénétrer. En entrant, un horrible spectacle s'offrit à leurs yeux : le pauvre vieillard était étendu sur

les dalles de sa chambre, pâle, inanimé, mort. On fit venir des médecins, et tous, en apercevant sur le cadavre des taches bleuâtres, qui disaient que le crime avait passé par-là, tous, Michaëla, déclarèrent que Piétro était mort empoisonné !...

MICHAELA.

Piétro, empoisonné! Mais, quelle haine une nature si sainte avait-elle donc pu soulever?

CARMAGNOLA.

Tu me le demandes, Michaëla ? Ne sais-tu donc pas que Piétro était celui qui avait recueilli la meilleure goutte du sang de Visconti ?

MICHAELA.

Tais toi ! je crains de te comprendre; tais-toi, Francesco ! (*à part*) Mon père! mon père!

CARMAGNOLA.

Sais-tu ce que c'est que la perte d'un père; sais-tu qu'il est l'ami que l'on ne remplace jamais? Ah! la gloire, la gloire! comme elle coûte cher! C'eut été le bonheur de ma vie de prendre ce noble vieillard et de le faire asseoir dans un palais ; de dire au Sénat de Venise lui-même : Inclinez-vous devant cette royauté de la vertu, devant cette auréole de cheveux blancs! C'eut été une jouissance céleste de déposer aux pieds de ce guide de mon enfance, richesses, trophées, titres, couronne ; et tout cela ne sera pas, toutes ces lueurs de l'avenir se sont éteintes au souffle de la fatalité, et nul ne peut me rendre ce que j'ai perdu. Mon père est mort! mon père est mort !

MICHAELA.

Allons, sois fort, mon Francesco.

CARMAGNOLA.

Oui, tu as raison, il faut achever mon œuvre. Je suis, à cette heure, placé entre deux tombes, et deux voix s'en élèvent et me crient : Carmagnola, marche, l'avenir est à toi! Carmagnola, venge nous! (*A ce moment on entend à la cantonnade les cris répétés de :* A mort le traître!

MICHAELA.

Que signifient ces cris?

CARMAGNOLA (*pensif*).

A mort le traître !

MICHAELA (*courant à la fenêtre*).

Ils s'attroupent autour de cette demeure; ils placent des gardes à toutes les portes; leurs yeux menaçants se fixent sur cette fenêtre; (*elle recule jusqu'auprès de Francesco*) Francesco, ils m'épouvantent!

CARMAGNOLA.

Ne crains rien. Ne sais-tu pas que Venise n'a que des bénédictions pour moi? Je vais.... (*Il se dirige vers la porte.*)

MICHAELA (*l'arrêtant.*)

Non, non, reste. J'ai comme un mauvais pressentiment....

(*Entre Braccioli.*)

SCENE III.

Les mêmes, BRACCIOLI.

CARMAGNOLA.

Qui vous donne le droit de pénétrer ainsi chez une femme ? Que voulez-vous ?

BRACCIOLI.

Qui me donne ce droit ? Cet ordre vous le dira. (*Il lui remet un pli.*)

CARMAGNOLA (*après avoir lu*).

Un ordre du Sénat, l'ordre de mon arrestation !

MICHAELA.

Un ordre d'arrestation ! Que signifie ?...

CARMAGNOLA.

Cela te dit, ma pauvre enfant, que, dans tous les pays du monde, les supériorités font naître des ennemis autour d'elles, et qu'à Venise comme à Milan, on complote ma perte. (*A Braccioli.*) Ainsi, l'on m'accuse de trahison; et c'est vous, messire Braccioli, que l'on a fait porteur de cet ordre..... Je le vois, on a voulu qu'il fût rempli en tous points.

BRACCIOLI.

Votre épée.

CARMAGNOLA.

Mon épée! (*il la tire du fourreau.*) Regardez-la : depuis que j'en ai armé mon bras, elle a toujours défendu une sainte cause; elle a été le guide fidèle de mes soldats; elle a illuminé pour eux le chemin de la victoire; elle a écrit en caractères de sang plus d'une page glorieuse; mais, jamais d'autres mains que la mienne ne l'ont touchée ! Le Comte de Carmagnola, que vous venez arrêter de par les Dix, ne vous remettra donc pas son épée, mais il la brise sous vos yeux! (*Il brise son épée.*) Je vous suis.

MICHAELA (*se jetant au cou de Carmagnola.*)

Francesco, ils te tueront !

CARMAGNOLA.

Non, Michaéla, je suis fort de mon bon droit. Demain, Venise demandera pardon à celui qu'elle outrage aujourd'hui.

MICHAELA.

Oh! du moins, laissez-moi le suivre, laissez-moi partager son infortune: comme j'ai partagé son triomphe! Si dure que soit cette infortune j'en veux ma part, je la demande à genoux! (*Elle s'incline : Carmagnola la relève.*)

CARMAGNOLA.

Relevez-vous, Michaéla : soyez digne du sang dont vous sortez. Je reviendrai.

MICHAELA.

Dieu t'entende, Francesco! Tu le sais, ta vie, c'est ma vie! (*Les larmes la suffoquent et elle se jette dans les bras de Carmagnola.*) Adieu!

CARMAGNOLA.

Non, au revoir, et du courage!

(*Carmagnola sort, après avoir fait un dernier signe à Michaéla : Braccioli le suit.*)

SCENE IV.

MICHAELA.

Ils l'emmènent! reviendra-t-il jamais? Pourquoi les montagnes du Piémont ne m'ont-elle pas cachée à tous? O ma chaumière, je te regrette maintenant! O Piétro, mon véritable père, en m'ouvrant un palais, j'ai aussi ouvert ta tombe! Mon Dieu! je me prosterne devant vous, et sur cette croix baignée des larmes de ma mère, j'implore votre aide puissante pour mon seul ami ici-bas, pour Francesco.

BRAMANTE (*qui est entré sur ces derniers mots*).

Pieuse fille!

SCENE V.

MICHAELA, BRAMANTE.

MICHAELA (*apercevant Bramante*).

Bramante! le ciel m'écoute!

BRAMANTE.

Vous priez pour lui, n'est-ce pas?

MICHAELA.

Ils viennent de me l'enlever; ils viennent de lui jeter l'insulte; lui le type de toutes les noblesses, le modèle, que l'Italie donnera à ses fils! Comprenez-vous cela, Bramante? Ils ont osé dire qu'il s'était rendu coupable de félonie; ils l'ont appelé traître!

BRAMANTE.

Je sais tout cela, Duchesse. Mieux encore, je sais que les Dix sont réunis, et que, dans une heure peut-être, ils auront prononcé une sentence terrible.

MICHAELA.

Mais, alors, dites moi, car ma tête s'y perd, dites-moi comment l'idole d'hier est devenue le martyr d'aujourd'hui.....

BRAMANTE.

Duchesse, nos pères, qui étaient de grands philosophes, avaient placé le Capitole près de la roche Tarpéienne.

MICHAELA.

Mais il n'est pas coupable, n'est ce pas?

BRAMANTE.

Coupable, lui! oh! non! Seulement voici le bruit qui court à Venise. Le Duc de Visconti et la princesse Bianca ont écrit une lettre au Comte, en réponse, disent-ils, à une missive à eux adressée par mon pauvre maître. Cette lettre a été interceptée par Ugo Simonetta le Procurateur de Venise, et, savez-vous ce qu'elle porte? Elle remercie le Comte du retour qu'il a fait sur lui-même; elle lui rend grâce pour ces cinq cents prisonniers de Malaco, auxquels il a rendu la liberté; elle accepte une prétendue promesse de soumission faite par Carmagnola à Visconti; elle lui dit enfin de revenir à Milan où l'attendent son titre et la main de la princesse Bianca.

MICHAELA.

La main de la princesse Bianca! Mais tout cela n'est qu'une atroce invention?

BRAMANTE.

Je le crois bien, sang Dieu! Jamais mon maître n'a fait acte de soumission au duc de Visconti; il appartient tout entier à Venise. Pourtant, cette lettre, cette lettre n'en existe pas moins, et..... que pourront toutes les dénégations, à côté d'une preuve aussi accablante? Il y a là-dessous une terrible machination!....

MICHAELA.

Et une femme a pu se rendre complice d'un pareil crime?

BRAMANTE.

On aura forcé sa volonté, conduit sa main.

MICHAELA.

On meurt plutôt que d'accepter un rôle aussi odieux!

BRAMANTE.

Ne la maudissez pas, Duchesse: c'est votre sœur. La princesse Bianca, en signant cet écrit, a dû réellement croire au retour du Comte; car, faut-il vous le dire, duchesse? elle l'aime.

MICHAELA (*avec force.*)

Elle l'aime!

BRAMANTE.

Oui.

MICHAELA.

Elle l'aime! Oh! alors, elle le sauvera! Ecoutez Bramante, mon parti en est pris: cette nuit même, je quitte Venise, et je me rends à Milan. J'irai me jeter aux pieds de Bianca; je lui dirai de ces choses qui vont au cœur d'une femme; je trouverai de ces accents qui lui pénétreront l'âme. J'abjurerai, s'il le faut, tout mon passé; je dirai que je ne suis qu'une misérable aventurière; je proclamerai que je ne suis pas la fille de Béatrice; je ferai mieux encore, je dirai à Bianca: vous aimez Francesco, et j'étais sa fiancée; eh bien! je renonce à mes droits, je renonce à lui, je vous le donne!

BRAMANTE.

Y songez-vous? Vous, paraître à Milan! Vous n'arriveriez pas même jusqu'à la princesse Bianca, pauvre enfant, et vous vous perdriez, sans sauver Carmagnola.

MICHAELA.

Avez-vous donc quelque autre moyen à m'offrir?

BRAMANTE.

Oui. Ce que vous avez voulu faire, je le ferai moi. Je vais me rendre aux pieds de cette femme; je lui demanderai la vérité, et si, comme j'en suis sûr, tout ceci n'est qu'un complot du Duc et d'Ericcio, je vous réponds de Carmagnola. Tout me dit que je sauverai mon maître, qu'il est victime d'une cruelle mais bien habile fourberie. S'il n'en était pas ainsi, le Sénat de Venise aurait déjà entre ses mains la pièce la plus importante à produire contre le Comte: cette lettre écrite par lui au Duc de Milan.

MICHAELA.

Eh bien, Bramante, allez ! J'ai foi en vous; je vous confie notre existence à tous les deux : l'existence de Francesco.

BRAMANTE.

Adieu, Duchesse. Si, dans trois jours, vous n'avez pas vu reparaître devant vous votre vieux serviteur, dites-vous qu'il est mort, et tentez alors ce que je n'aurai pu accomplir moi. Votre main. (*il baise la main de Michaëla*) Maintenant, je suis fort et j'espère. Adieu ! (*il sort.*)

MICHAELA.

Mon Dieu, que votre main s'étende sur lui et le conduise !

(*La toile tombe.*)

ACTE CINQUIEME.

NEUVIÈME TABLEAU.

DEUX CŒURS POUR UN AMOUR.

Même décor qu'au tableau précédent.

—ooo—

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE PISANI, *puis* MICHAELA.

PISANI.

La triste chose que la puissance, lorsque de pareilles tâches lui sont assignées! Il le faut, cependant. On vient.

UN LAQUAIS.

La Duchesse Michaëla de Visconti.

(*Michaëla entre.*)

MICHAELA.

C'est vous, Duc de Pisani; merci de votre visite, merci de ce souvenir. Depuis trois jours, je suis entourée d'ennemis, de visages fatals; j'avais besoin de voir une figure amie.

PISANI.

Hélas! Duchesse, plût au ciel que je ne fûsse pas entré ici, aujourd'hui du moins; plût au ciel que je ne vous eûsse pas vue!

MICHAELA.

Avec quel accent me dites-vous cela? Est-ce une épreuve de plus que le ciel m'envoie?

PISANI.

Madame, les Dix viennent de prononcer sur le sort de Carmagnola.

MICHAELA.

Et....cet arrêt?....

PISANI.

Cet arrêt....

MICHAELA.

Eh bien!....

PISANI.

Eh bien!.... c'est la mort!

MICHAELA.

La mort! Ainsi, ils n'ont pas hésité devant une pareille sentence. Quelque chose d'en haut ne leur a donc pas crié que l'homme qui, jusqu'ici, avait vécu d'honneur et de loyauté, ne pouvait pas avoir voulu livrer son nom au mépris de la postérité? Duc, mais c'est quelque chose comme un assassinat!

PISANI.

Je le sais. Tous les démons de la fatalité semblent avoir conspiré contre le Comte, et cette lettre de la princesse Bianca, cette lettre l'a tué.

MICHAELA.

Croyez-en bien ma voix : cette lettre a été conseillée par la vengeance : elle répond à un message du Comte, que le Duc a inventé.

PISANI.

Je quitte le cachot de Carmagnola, Duchesse, et il m'a juré, en effet, sur son épée, que pas une ligne de sa main n'avait été adressée à Visconti.

MICHAELA.

Et vous savez que ce noble cœur n'aurait jamais recours au mensonge, dût le mensonge lui valoir cent années de glorieuse existence. (*Pause.*) Ainsi donc, c'est la mort qu'ils ont prononcée?

PISANI.

Oui....

MICHAELA.

Et l'exécution?....

PISANI.

Aura lieu demain, à la douzième heure, sur la place St-Marc.

MICHAELA.

Si tôt!

PISANI.

Me pardonnerez-vous le triste rôle qui m'est imposé aujourd'hui? En entrant ici, ma mission me faisait trembler; j'avais peur de votre désespoir; il me semblait que vos larmes m'accableraient. Cependant, vous m'écoutez avec calme : je vous dis que Carmagnola a été déclaré traître, et vous ne pleurez pas; je vous dis que Carmagnola est perdu sans espoir, et vous ne pleurez pas; j'arrête d'un mot les pulsations de votre cœur, et vous ne pleurez pas! Ah! Duchesse, ce calme, cette résignation stoïque me font plus de mal encore que des larmes.

MICHAELA.

Non, je ne pleure pas, Duc, parce que, chrétienne, j'ai foi en Dieu; parce que je sais que Carmagnola ne peut pas mourir.

PISANI.

Comment?

MICHAELA.

Duc, vous connaissez le capitaine Bramante. C'est un de ces hommes primitifs, taillés sur l'antique, un de ces cœurs, chez lesquels le dévoûment est sans bornes, et la puissance d'exécution invincible. Eh bien! depuis trois jours, c'est-à-dire depuis l'arrestation du Comte, Bramante est parti pour

Milan, afin d'y avoir, de gré ou de force, les preuves de l'innocence de Carmagnola. Bramante, en me quittant, m'a dit : Duchesse, si, dans trois jours, vous ne me revoyez pas, c'est que je serai mort. Or, voici la fin du troisième jour. Bramante est un de ces géants qui passent respectés au milieu de cent dangers, lorsqu'il s'agit pour eux de tenir un serment. Dans quelques instants donc, j'en suis sûre, Bramante sera de retour; dans quelques instants, j'aurai en mains le salut de mon fiancé.

PISANI.

Que Dieu vous exauce, Madame! Sauvez à vous le plus dévoué des époux, à l'Italie le plus grand de ses capitaines.

MICHAELA.

Mes pressentiments me disent qu'il en sera ainsi.

PISANI.

Maintenant, un dernier mot, et croyez qu'en ceci, Madame, je ne fais que répéter les paroles du Conseil des Dix. En condamnant le Comte à la mort, ils n'en reconnaissent pas moins les droits de Votre Altesse au Duché de Milan, et ces droits, ils les soutiendront par les armes, si vous consentez à vous unir à l'un des plus illustres noms de l'Italie, à Ugo Simonetta, Procurateur de Venise.

MICHAELA.

Moi, la femme d'un autre! A mon tour, ce n'est pas au Duc de Pisani, c'est au Conseil des Dix que je réponds. La Duchesse Michaéla ne veut pas servir d'instrument à l'ambition de Venise; elle n'accepte pas de honteuses conditions. Le Comte de Carmagnola vivant, je lui appartiens; le Comte de Carmagnola mort, il n'y aura plus de Duchesse de Milan; il n'y aura plus qu'une fille de Dieu.

PISANI.

Je m'attendais à cette réponse, Duchesse; elle est digne de vous. Je me retire. Songez à tout ce que j'ai de dévoûment au Comte, et n'oubliez pas que, comme vous, j'attends avec angoisse le retour du capitaine Bramante. (*Il salue et sort.*)

SCENE II.

MICHAELA *puis* BRAMANTE *et* BIANCA.

MICHAELA.

Condamné, flétri, outragé! O Christ, divin rédempteur, ton exemple n'a pas régénéré le monde, et la couronne d'épines doit donc toujours déchirer les fronts nobles et purs! Il faut donc qu'ils gravissent toute l'élévation du Calvaire ceux que Dieu a faits les élus de la terre! (*elle va à la fenêtre*) La nuit descend sur la lagune; Venise dort, insoucieuse, sans penser au sang qu'elle veut verser. O brises, qui passez au-dessus de ma tête, emportez les paroles de ma voix, et allez dire au prisonnier, qu'ils ont jeté dans l'obscurité d'un cachot, que je veille moi, et que Dieu est avec nous! (*Elle quitte la fenêtre.—Pause.*) Mais le silence de la nuit est troublé; oui, j'entends venir.... on monte l'escalier.... les pas approchent.... la porte s'ouvre, Bramante!! (*Elle s'appuie contre une table et les forces semblent lui manquer : Bramante a paru avec Bianca.*)

BRAMANTE (*avec solennité*).

J'ai l'honneur de présenter à la Duchesse Michaëla de Visconti, Bianca de Visconti.

MICHAELA (*avec horreur*).

Bianca!

BIANCA (*avec crainte*).

Michaëla.....

MICHAELA (*à part*).

Elle est belle, bien belle!

BIANCA (*avec des larmes dans la voix*).

Michaëla, j'espérais, en retour de ce que je viens faire ici, que vous me tendriez les bras, au lieu de me repousser.

MICHAELA.

C'est vous, vous qui l'avez perdu!

BRAMANTE.

Et c'est elle qui, bravant tous les dangers de la route, qui, peu soucieuse de la colère puissante de son père, c'est elle qui vient le sauver.

BIANCA.

Oh! je ne vous en veux pas, Michaëla. J'ai dû vous paraître bien infâme, et tout me chargeait de honte et de mépris. Mais, hélas! je ne savais pas, moi, le piége infernal qu'on me tendait. Le Duc me disait : Carmagnola demande dans une lettre à revenir à Milan; Carmagnola veut quitter le service de Venise, et cela pour te revoir; Bianca réponds lui donc un seul mot en mon nom et au tien, et dans quelques jours, il sera près de nous. Et moi, moi, je pensais que tout était vérité; je ne songeais pas que, pour en arriver-là, il fallait que Carmagnola se fît traître; je ne m'occupais ni de Venise, ni de ses armées, ni de ses guerres, ni de ses conquêtes; je ne songeais qu'à lui, que j'aimais, et dont je me croyais aimée!

MICHAELA (*avec fierté*).

Aimée de lui!

BIANCA.

Oui, j'en fais l'aveu tremblant devant vous .... je le croyais .... Une erreur fatale m'avait égarée. Voilà pourquoi j'ai écrit; voilà pourquoi j'ai tracé des lignes dont chaque lettre était une sentence de mort pour lui.

MICHAELA.

Ainsi, Carmagnola n'a jamais proposé de marché au Duc?....

BRAMANTE.

Jamais! je le savais bien, moi.

MICHAELA.

Mais Bianca ne connaissait donc pas l'écriture du Comte; elle n'a donc pas découvert le faux que lui présentait le Duc?

BRAMANTE.

Le Duc est père de Bianca, et une fille croit toujours son père. La pauvre victime, quand je lui affirmais que Visconti avait fait d'elle l'instrument de la mort, ne voulait pas entendre mes paroles, et pour qu'elle connût la vérité, il lui a fallu l'arracher elle-même au Duc.

BIANCA.

Oui, mon père m'a tout dit. Il m'a dit que, depuis dix-neuf ans, je suis une usurpatrice ; il m'a dit que, par haine de celle que je croyais ma mère et qui était la vôtre, il vous avait enlevée à votre berceau royal pour m'y placer : il m'a dit que, depuis dix-neuf ans, grâce à moi, vous languissez dans l'obscurité, surveillée, exposée à mille dangers; tandis que moi, la fille qui devait mourir sans nom, je trône dans un palais, je vis heureuse, outrageant ainsi les lois de la nature, les lois de Dieu ! Il m'a dit, enfin, que, depuis dix-neuf ans, je vous enlève pièce à pièce l'héritage que le ciel vous avait destiné! Et moi, qui ai frémi à ce récit, non pas pour ce que je vais perdre, mais pour le sort que je vous ai fait, j'ai voulu vous répéter toutes ces choses. J'ai voulu vous dire que la faute n'en est pas à moi, si vous avez eu de si mauvais jours dans cette vie; j'ai voulu venir déposer à vos pieds, tout ce que je vous ai pris, et cela fait, me retirer dans la nuit, dont j'aurais dû ne jamais sortir, en y emportant, si non votre amitié, du moins votre pardon. (*Elle pleure.*)

MICHAELA (*attendrie.*)

Des larmes, des larmes ! oh ! comme elle doit souffrir : non je ne puis résister plus longtemps..... Bianca .... Bianca, ma sœur ! !

BIANCA.

Michaëla ! ma sœur, avez-vous dit ? oh ! je suis payée de tout maintenant ! (*elles se jettent dans les bras l'une de l'autre.*)

BRAMANTE.

Parbleu ! je crois que je pleure aussi ! Nobles cœurs !

MICHAELA.

Ah ! ne pleure plus ainsi, ne me parle plus de pardon; je t'aime, je t'aime ! Tais-toi ! tais-toi ! ne me rappelle pas ce passé, ce passé que j'ai déjà oublié ! Es-tu coupable, toi, parce qu'ils t'ont caché leur funeste secret ? Es-tu coupable, parce qu'abusant de la chasteté de ton âme, ils l'ont enveloppée dans les replis de leur ténébreuse politique? Va, Dieu te tiendra compte de tant de supplices! Dieu ne peut pas te maudire pour le mal que tu as fait sans le vouloir ; mais, il te bénira pour celui que tu viens réparer si généreusement!

BIANCA.

Guérirai-je jamais les blessures que je t'ai portées, ma sœur, comme fille de Béatrice, comme fiancée de Carmagnola . .

MICHAELA.

Tais-toi ! te dis-je.

BIANCA.

Ne crains rien, j'ai du courage maintenant. Je sais que tu l'aimes aussi, que tu as dû bien pleurer, car l'amour brisé, c'est la plus atroce des tortures.....

MICHAELA.

Pauvre sœur !

BIANCA.

Ne me plains pas, je suis forte, te dis-je. Tu verras si chez moi l'oubli ne sera pas complet; je ne verrai plus en lui l'idole de mon passé; il ne sera plus que mon ami, que mon frère dans l'avenir. Toi, tu perdras le souvenir, n'est-ce pas ? d'un amour insensé, mais d'un amour auquel la fatalité m'avait fait croire.

BRAMANTE.

Oui, un jour, le Comte, prosterné devant le portrait de Béatrice, lui jura qu'il n'aurait jamais d'autre femme que sa fille, et Bianca a entendu ce serment.

MICHAELA.

Je comprends. Martyre, le Ciel t'avait créée pour de rudes épreuves !....

BIANCA.

Il me réserve un bonheur pourtant, celui de le sauver, celui de vous voir heureux tous les deux. Cela fait, je pourrai être forte contre les souvenirs du passé; j'irai demander au calme d'un couvent et à Dieu la paix de l'âme.

MICHAELA (*l'entourant de ses bras*).

Non, non, tu ne feras pas cela....

BRAMANTE (*sur la terrasse, poussant un cri*)

Grand Dieu ! qu'ai-je vu ?

MICHAELA.

Qu'est-ce ?

BRAMANTE (*parlant à la cantonnade.*)

Barcarol, à qui servent d'escorte ces pénitens que je vois, là-bas, passer dans la nuit ?

LE BARCAROL.

Au Comte de Carmagnola, que l'on conduit au supplice.

MICHAELA ET BIANCA.

Malheur !

BRAMANTE.

Malédiction ! malédiction ! On nous trompait ! ! ! (*au barcarol*). Combien de temps faut-il pour se rendre d'ici à la place St-Marc ?

LE BARCAROL.

Vingt minutes à peine, mon gentilhomme.

MICHAELA (*regardant de la terrasse*).

Comme ces hommes marchent vîte !

BRAMANTE (*au barcarol.*)

Eh bien ! amène ta gondole, et il y a cinquante sequins pour toi, par chaque minute que tu gagneras ! (*Aux deux femmes*). Venez ! venez ! (*Ils sortent précipitamment*).

(*La toile tombe.*)

DIXIÈME TABLEAU.

LA COURONNE D'EPINES.

(*La Place St-Marc—au fond un échafaud—il fait nuit—l'échafaud est éclairé par des torches.*)

SCENE PREMIERE.

BRACCIOLI, ASCANIO, UN CRIEUR.

LE CRIEUR.

Peuple de Venise, le Conseil des Dix décide que l'exécution du Comte de Carmagnola, convaincu du crime de haute trahison, sera avancée de 12 heures. Le condamné sera décapité, à minuit, sur la place St-Marc. Paix soit faite à son âme! Peuple de Venise, laissez passer la justice des Dix. (*Il sort.*)

ASCANIO (*baillant.*)

Qui diable songe à l'arrêter, la justice des Dix? Dites-donc, lieutenant Braccioli, à quoi bon nous réveiller ainsi pour trancher la tête du grand vainqueur de Malaco? On pouvait lui accorder les douze heures auxquelles il avait encore droit.

BRACCIOLI.

Ascanio, le Conseil des Dix ne fait jamais rien d'inutile. S'il avait laissé le soleil de demain se lever sur Carmagnola vivant, l'armée se serait mise de la partie, et le prisonnier, au lieu de s'arrêter ici, aurait bien pu continuer jusqu'au palais du Doge Foscari.

ASCANIO.

Bien raisonné alors; mais, c'est égal, c'est pitié de réveiller ainsi un chrétien. Lorsqu'on est venu m'apprendre la nouvelle, je dormais magnifiquement, et le bon Dieu m'avait envoyé un beau songe. Oui, oui; je rêvais que je faisais sauter le pas au satané capitaine Bramante.

BRACCIOLI.

Il paraît que ta haine n'a pas changé....

ASCANIO.

Je le crois pardieu bien! Il a été procréé pour mon tourment; je n'oublierai jamais qu'il m'a fait manquer une carrière superbe.

BRACCIOLI.

Et comment cela?

ASCANIO.

Le comte Ericcio ne m'avait-il pas honoré de sa confiance, et chargé de le débarrasser de Carmagnola? Une grasse récompense était au bout. Mais non; je ne sais quel méchant espion a été donner vent de la chose au capitaine. Il s'est mis sur mon chemin, et a arrêté mon bras, au moment où j'allais faire jouer l'instrument que voici. (*Il montre un poignard.*) C'est toujours le même; il servira peut être à me donner une revanche. De sorte qu'Ericcio, désappointé, m'a disgrâcié comme un homme incapable, et mon avenir a été retardé. Ah! capitaine du diable, si jamais l'occasion m'arrive, gare au petit Ascanio!

BRACCIOLI.

Patience, Ascanio; en voilà toujours un des deux qui part.

ASCANIO.

Si, encore, il s'était contenté de me barrer le chemin de la fortune, passe: mais il a été plus loin, lieutenant. Il faut vous dire que j'avais pour maitresse le plus joli brin de fille de toute l'Italie: une chevelure dans laquelle on aurait pu la cacher, une bouche, véritable bouton de rose, qui s'épanouissait sous les baisers, et des yeux.... à inquiéter la chasteté d'un pape! Nous descendions le plus gentiment du monde le fleuve de la vie; eh bien! le Bramante est survenu; mon Ugoline l'a tenté, et patatras!....

BRACCIOLI.

Il t'a fait....

ASCANIO.

Ne dites pas le mot, lieutenant.

BRACCIOLI.

Cela s'entend. (*regardant à gauche.*) Ah! ah! j'aperçois la tête du cortége; à ton poste, Ascanio.

ASCANIO (*qui a gagné l'échafaud.*)

J'y suis à mon poste. Ne savez-vous donc pas, lieutenant, que je viens d'être élevé à la dignité d'aide de l'exécuteur des hautes œuvres?

BRACCIOLI.

Eh mais! c'est de l'avancement; et tes petits exercices d'autres fois ne seront pas perdus.

ASCANIO. (*faisant le geste des poupées*).

Ah ! oui.

(*Le cortége défile : un crieur, pénitents, portant des cierges allumés, puis Carmagnola, Pisani et un moine; derrière eux, le bourreau, soldats, peuple.*)

SCENE II.

Les mêmes, CARMAGNOLA, PISANI, *le cortége, peuple.*

LE CRIEUR.

Peuple de Venise, laissez passer la justice des Dix.

CARMAGNOLA (*à Pisani.*)

Duc, Bramante n'arrivera pas; ils me l'auront tué. C'est un vieil ami qui me manque, et si vous le revoyez, dites-lui que Carmagnola a regretté de ne pas serrer, une dernière fois, une main si loyale.

PISANI.

Cela sera fait, Comte ; n'avez-vous plus rien à me recommander ?

CARMAGNOLA.

Rien.

LE CRIEUR.

L'heure est venue.

CARMAGNOLA (*il monte sur l'échafaud où se tiennent le bourreau et Ascanio.*)

Peuple de Venise, je t'ai tiré de l'abîme où tes défaites t'avaient plongé, pour te placer au premier rang des nations, et tu me tues ! J'ai mis à tes pieds Milan, qui t'avait presque fait son vassal, et tu me tues ! Peuple, je ne crains pas la mort; nous nous sommes souvent rencontrés face à face, et je l'ai toujours défiée; mais je ne veux pas, je ne peux pas finir comme un traître! Par grâce, par grâce, ne laissez pas Carmagnola tomber sous la hache du bourreau. Pour toute cette gloire que je vous ai donnée, pour toutes ces conquêtes que je vous ai faites, je vous demande l'aumône d'une arme, d'une arme qui me sauve de la flétrissure. Une arme, une arme ! (*Silence.*) Quoi, rien ! pas une voix qui me réponde dans cette foule dont, je fus si longtemps l'idole ! Rien ! Désespoir !

ASCANIO.

Il est temps, Comte.

CARMAGNOLA (*apercevant le poignard d'Ascanio.*)

Ah ! Dieu m'a entendu ! (*il arrache le poignard d'Ascanio.*)

ASCANIO.

Que faites vous ?

CARMAGNOLA.

Arrière ! J'ai échappé à ton poignard, Ascanio; j'ai échappé au poison de Lascaris; j'échapperai aussi à la hache du bourreau ! (*On essaie vainement de le désarmer.*) Regardez tous, et dites au monde entier que ma main n'a pas tremblé en me frappant. (*il se frappe.*)

PISANI.

Ciel !

ASCANIO.

Allons, il était dit que mon poignard lui était destiné. (*Grand tumulte au fond: Bramante, suivi de Michaëla et de Bianca, se précipite sur la scène, après avoir écarté avec son épée la foule qui lui barrait le passage.*)

SCENE III.

Les mêmes, BRAMANTE, MICHAELA, BIANCA.

BRAMANTE (*que le peuple cherche à arrêter.*)

Arrière, mille démons, je vous dis que je passerai !

CARMAGNOLA.

Cette voix !.... Bramante!

BRAMANTE.

Mon maître !

MICHAELA ET BIANCA.

C'est lui !

BRAMANTE (*en voyant le sang du Comte.*)

Trop tard ! (*Bianca et Michaëla poussent un cri.*)

PISANI.

Oh ! deuil, deuil horrible !

CARMAGNOLA.

Oui, trop tard, Michaëla.

MICHAELA.

Qu'as-tu fait, mon Francesco?

CARMAGNOLA (*faiblissant.*)

J'ai prévenu leur cruauté. Est-ce que la main du bourreau pouvait toucher une tête que tu avais aimée ?

MICHAELA (*avec désespoir.*)

Malheur, malheur ! Il n'y avait plus de bourreau pour toi; Bianca, ma sœur venait te sauver !

BIANCA (*étouffée par les larmes*).

Mon Dieu, c'est moi qui le tue !

CARMAGNOLA (*d'une voix éteinte.*)

Je vous pardonne, Bianca, pauvre enfant trompée aussi !.... Michaëla, ma suave fiancée, te voilà ! Mon Dieu ! j'étais près de la mère, lorsqu'elle mourut, et vous permettez que la fille vienne me fermer les yeux... Merci, Seigneur ! Et comme la mère me bénit autrefois, je bénis la fille aujourd'hui ! (*il impose ses mains sur la tête de Michaëla.*)

BIANCA.

Ma tête se perd !

CARMAGNOLA (*dans le délire ; il est debout, soutenu par Bramante.*)

A moi, Bramante, à moi ! Les vois-tu, là-bas, les Milanais ? Ils s'avancent ! Oh ! je ne veux pas tomber vivant entre leurs mains ! Je veux mourir debout, comme un soldat, l'œil fixé sur eux, debout... debout... debout ! (*Il meurt.*)

MICHAELA.

Ah !

BIANCA (*tombant à genoux.*)

Mort! (*à part, avec consternation*) Mon père, qu'avez-vous fait de moi?

BRAMANTE.

Tout est fini! Il ne reste plus qu'un cadavre de cette noble nature!... (*il embrasse le cadavre, puis se relève menaçant*) Oh! Venise, ingrate ville, à qui nous avions donné notre sang, notre amour, Venise, sois maudite! Bramante te jette son épée au visage, marâtre, qui égorges ainsi ton enfant! (*il jette son épée dans la foule.*) Bramante n'a plus de maître à servir désormais! Bramante n'a plus qu'une tombe à garder! (*il tombe à genoux.*)

MICHAELA (*s'agenouillant,*)

Bramante, nous la garderons ensemble!

FIN.